N° 47. AOÛT 1923.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'oraison commune

Manière très simple de la faire

La prière de demande est une élévation de l'âme vers Dieu, par laquelle nous voulons dans le temps ce que Dieu veut de toute éternité que nous lui demandions : les divers moyens de salut, surtout le progrès de la charité : « Cherchez le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Mais nous sentons le besoin d'une prière plus intime, où notre âme, dans un recueillement plus profond, prenne contact avec la Sainte Trinité qui habite en nous, pour recevoir davantage du Maître intérieur cette lumière de vie, qui seule peut vraiment nous faire pénétrer et goûter les mystères du salut et réformer notre caractère en le surnaturalisant, en le rendant conforme à Celui qui nous invite à chercher la paix de l'âme dans l'humilité et la douceur. Cette prière intime est l'oraison.

Voyons ce que doit être celle qui est en notre pouvoir,

et qui dispose à la contemplation infuse. Nous verrons ensuite brièvement comment parvenir à cette oraison acquise et comment y persévérer.

Notre-Seigneur nous dit dans son Évangile : « Ne faites pas comme les hypocrites qui cherchent à être vus des hommes, lorsqu'ils prient;... pour toi, lorsque tu veux prier, entre dans ta chambre... et prie ton Père qui est dans le secret de ton âme, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. » Sainte Térèse dit d'une façon aussi simple que profonde : « L'oraison n'est autre chose qu'un commerce d'amitié, par lequel l'âme s'entretient souvent seule à seul avec Dieu, dont elle sait qu'elle est aimée (1). » C'est une prière toute spontanée, tout intime, que les âmes chrétiennes vraiment simples et pures ont toujours connue. Un paysan, interrogé par le Curé d'Ars, la définissait admirablement; le saint curé, étonné de le voir demeurer silencieux, sans même remuer les lèvres, de longs moments d'adoration, lui demanda ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant ces heures de recueillement : « Oh! je ne lui dis rien, répondit le paysan, je L'avise, et Il m'avise (2). » Prière intérieure qui fut si souvent celle des chrétiens des catacombes et de tous les saints, bien avant les traités modernes sur la méditation.

Quoi de plus simple que l'oraison ! On lui enlève parfois sa spontanéité en proposant des méthodes trop compliquées qui peuvent être utiles aux commençants, mais qui ne tardent pas à provoquer une réaction excessive chez plusieurs; ceux-ci, fatigués de cette complication, en restent parfois à une pieuse rêverie, sans profit bien réel. La vérité, ici comme ailleurs, est au-dessus de ces deux erreurs extrêmes, comme un juste milieu et un point cul-

(1) *Vie* de sainte Térèse par elle-même, ch. 8.
(2) L'oraison de ce paysan était déjà, il est vrai, de la contemplation.

minant. Une méthode est utile au commencement surtout pour nous préserver de la divagation ; mais, pour ne pas devenir par sa complication un obstacle plutôt qu'un secours, il faut qu'elle soit simple, et, loin de briser la spontanéité et la continuité de l'oraison, elle doit se contenter de *décrire le mouvement d'élévation de l'âme vers Dieu*. Elle doit se borner à indiquer les actes essentiels dont ce mouvement se compose.

Quels sont ces actes? Il est clair d'abord que l'oraison n'est pas seulement un acte d'intelligence, comme une simple étude. Il y a des âmes spéculatives et curieuses des choses de Dieu qui ne sont pas pour cela des âmes contemplatives, des âmes d'oraison ; si elles goûtent dans leurs considérations un plaisir qui passe beaucoup celui des sens, ce plaisir ne vient souvent que de leur seule connaissance, et non pas de la charité ; elles sont mues par l'amour de la connaissance beaucoup plus que par l'amour de Dieu. Et ce plaisir augmente souvent leur orgueil et les rend amoureuses d'elles-mêmes. L'étude, la spéculation, ne suppose pas nécessairement l'état de grâce et la charité, et ne concourt pas toujours à développer celle-ci. L'oraison, au contraire, doit procéder de l'amour de Dieu et se terminer à lui. C'est par amour de Dieu qu'on cherche à Le contempler, et la contemplation de sa bonté et de sa beauté augmente l'amour. Bien plus, ici-bas, l'amour de Dieu, nous l'avons vu, est plus parfait que la connaissance de Dieu, la charité plus parfaite que la foi, parce que la connaissance attire en quelque sorte Dieu en nous et le réduit, pour ainsi dire, à la mesure de nos idées, tandis que l'amour nous attire vers Dieu, nous élève vers lui, nous unit à Lui. Aussi, tant que nous sommes privés de la vision béatifique, c'est surtout la charité qui nous unit à Dieu, et c'est elle qui constitue la perfection. Aussi cette vertu doit-elle avoir la première place en notre âme.

C'est dire que l'âme doit s'élever à Dieu sur les deux ailes de l'intelligence et de la volonté, aidées par la grâce. L'oraison est donc un mouvement de connaissance et d'amour tout surnaturels.

S'il en est ainsi, quels sont les *actes essentiels de l'oraison*? Pour être cette élévation de toute l'âme vers Dieu, l'oraison doit se préparer par un *acte d'humilité* et procéder des *trois vertus théologales*, qui nous unissent à Dieu, animent *la vertu de religion* et nous obtiennent *les illuminations et inspirations du Saint-Esprit*. L'âme vole, pour ainsi dire, comme l'oiseau par l'effort de ses ailes, mais le souffle du Saint-Esprit soutient cet effort et la porte souvent plus haut qu'elle ne pourrait aller par ses seules vertus.

Arrêtons-nous à ces divers actes de l'oraison. Chez les parfaits ils sont souvent simultanés et continus, mais pour les décrire il faut les énumérer l'un après l'autre, comme ils se présentent chez les commençants.

D'abord un *acte d'humilité*, vertu fondamentale, car toute prière doit être humble; rappelons-nous ce que nous sommes, nous qui venons nous entretenir avec Dieu. Par nous-mêmes nous ne sommes rien et moins que rien, puisque nos péchés sont un désordre inférieur au néant lui-même. L'humilité, vertu fondamentale, écarte le principal obstacle à la grâce, qui est l'orgueil; et loin de nous déprimer, elle nous porte à l'adoration, nous rappelle que dans un vase très fragile nous portons un trésor infiniment précieux : la grâce sanctifiante et la Trinité qui habite en nous. Pensons-y au début de notre oraison pour que celle-ci ne procède pas d'un vain sentimentalisme, mais de la grâce même, infiniment supérieure à notre sensibilité. Humblement, adorons la Sainte Trinité qui nous vivifie intérieurement. L'adoration est un des premiers actes de la vertu de religion, qui s'unit comme naturellement à celle d'humilité (II^{a} II^{ae}, q. 84).

Après cet acte d'humilité, un *acte de foi*, très simple, sans paroles, acte profond et prolongé sur telle ou telle vérité fondamentale : Dieu, ses perfections, sa bonté, ou Notre-Seigneur, les mystères de sa vie, de sa Passion, de sa gloire, ou encore nos grands devoirs, le péché, notre vocation, nos devoirs d'état, notre fin dernière. Ces sujets doivent revenir constamment. Les jours de fête, la liturgie donne le sujet. Pour cette considération de foi, quelques paroles de l'Évangile, de l'Office divin suffisent. Saint Jean de la Croix enseignait à ses disciples à consacrer peu de temps à la représentation des figures formées dans l'imagination, et à s'élever des actes discursifs à la considération du mystère lui-même dans la lumière de la foi, par exemple à la considération de ce qui fait le prix des souffrances du Christ, son amour rédempteur d'une valeur infinie. Il n'est pas nécessaire de beaucoup raisonner, l'acte simple de la foi théologale est supérieur à ces raisonnements, il devient de plus en plus un regard simple, qui doit s'accompagner d'admiration et d'amour. Cette foi supérieure à toute spéculation philosophique ou même théologique nous fait adhérer infailliblement et surnaturellement aux mystères que contemplent les élus au ciel. En ce sens, elle est, comme dit saint Paul, la substance des choses que nous espérons. Son obscurité ne l'empêche pas d'être infailliblement sûre. C'est la première lumière de notre vie intérieure. Je crois ce que Dieu a révélé, parce qu'il l'a révélé. Ce *Credo* semble à certains moments devenir un « *Je vois* ». On voit de loin la source d'eau vive.

Cette vue de foi sur la vérité divine considérée fait naître comme naturellement un *acte d'espérance* : on désire la béatitude, la paix promise par Dieu à ceux qui suivent le Christ Jésus; mais on sent bien que par ses seules forces naturelles on ne parviendra pas à réaliser cet idéal surnaturel ; alors on a recours à la Bonté infiniment secourable

de Dieu, on lui demande sa grâce; c'est la *supplication*, langage ordinaire de l'espérance, dont le motif formel est le secours divin : « Deus auxilians » (1). Après avoir dit *Credo*, l'âme vient ainsi tout spontanément à dire : *desidero, sitio, spero...* Après avoir vu de loin la source d'eau vive, on désire l'atteindre pour y boire à longs traits : « Comme le cerf désire les eaux vives, ainsi mon âme a soif, ô Seigneur » (Ps. 41).

Mais l'acte d'espérance, à son tour, nous dispose à un *acte de charité*; car la confiance dans le secours de Dieu nous fait penser qu'Il est bon en lui-même et non seulement pour ses bienfaits (2). Alors, tout spontanément surgit en nous un acte de charité, d'abord sous une forme *affective*.

Dans ces affections, si notre sensibilité nous offre son concours inférieur, acceptons-le, il peut être utile, à condition qu'il reste subordonné, mais il n'est point nécessaire; il disparaît dans les sécheresses. Il s'agit ici d'une affection calme, mais profonde, qui est plus sûre et plus féconde que les émotions superficielles. Elle s'exprime : Mon Dieu, je ne veux plus mentir en vous disant que je vous aime; donnez-moi de vous aimer et de vous plaire en toutes choses. *Diligo*.

Cette charité affective enfin doit devenir *charité effective* : Je veux conformer ma volonté à celle du bon Dieu, je veux briser tout ce qui me rend esclave du péché, de l'orgueil, de l'égoïsme, de la sensualité; je veux, Seigneur, participer de plus en plus à cette vie divine que vous m'offrez; vous êtes venu pour que nous ayons la vie en abondance. Augmentez mon amour, vous ne demandez qu'à donner, je veux recevoir comme vous voulez que je

(1) L'espérance porte ainsi à la prière de demande, qui est un acte de la vertu de religion. Cf. IIª IIæ, q. 83, a. 3.

(2) Cf. Iª IIæ, q. 62, a. 4.

reçoive, dans l'épreuve comme dans la consolation, que vous veniez en moi pour m'associer aux mystères joyeux ou aux mystères douloureux de votre vie terrestre, car tous conduisent à cette vie de l'éternité, qui nous unira à jamais. Je prends aujourd'hui la résolution de vous être fidèle sur ce point que si souvent j'ai négligé. *Volo.*

Ici, en ce point culminant de l'oraison : la connaissance de foi et l'amour d'espérance et de charité tendent, sous l'influence divine, à se fondre en un regard d'amour surnaturel. Ce regard, nous le verrons, est la contemplation naissante, source éminente de l'action, contemplation chrétienne qui porte sur Dieu et Notre-Seigneur, comme la contemplation de l'artiste sur la nature et celle de la mère sur le visage de son enfant.

Cette contemplation aimante suppose une *inspiration du Saint-Esprit*; ses dons, surtout le don de sagesse, que nous avons reçus au baptême et qui augmentent en nous avec la charité, nous rendent particulièrement dociles à ces bonnes inspirations. Ainsi le Saint-Esprit répond à la prière qu'il a lui-même suscitée; de temps à autre il se fait sentir à nous comme l'âme de notre âme, la vie de notre vie, il pousse par notre bouche d'ineffables gémissements, dit saint Paul; c'est lui qui nous fait crier « Père » à notre Père du ciel et qui, nous faisant goûter la beauté, la richesse des mystères du salut, nous donne une connaissance quasi expérimentale de sa présence, nous conduit à cette source d'eau vive qu'il est lui-même, source où l'on boit la lumière de vie sans l'intermédiaire d'aucun raisonnement humain, bien que toujours dans l'obscurité de la foi. « *Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave!* » Comme l'Évangile comble nos aspirations, les dépasse et les surélève !

A la connaissance des vérités conservées dans la mémoire sur la vie passée de Notre-Seigneur, succède une

connaissance vive, comme expérimentale de l'action de Dieu en nous, de l'influence actuelle de l'humanité de Jésus qui nous transmet toute grâce, de la présence de la sainte Trinité dans nos âmes (1). L'oraison nous introduit ainsi dans l'intimité de l'amour; rien ne peut mieux corriger nos défauts de caractère, nous donner le vif désir de ressembler à Notre-Seigneur, nous porter à l'imiter en tout, susciter les plus hautes vertus. Il est des caractères qui ne parviendront à se réformer que par la contemplation aimante du divin Maître dans l'oraison, car on imite même sans y prendre garde ceux qu'on aime.

Telle est l'oraison : « commerce d'amitié, par lequel l'âme s'entretient souvent seule à seul avec Dieu dont elle sait qu'elle est aimée » : « *Dilectus meus mihi, et ego illi* : Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui. » Les actes d'humilité, de foi, d'espérance, de charité, l'influx des dons du Saint-Esprit, tendent, au fur et à mesure que l'âme grandit, à se fondre en ce regard d'amour ardent; aussi, les méthodes utiles au début doivent-elles faire place de plus en plus à la docilité au Saint-Esprit, qui souffle où il veut.

L'oraison tend à devenir comme une communion spirituelle prolongée : « J'avise Notre-Seigneur, et il m'avise. » Aussi, est-elle vraiment, comme l'ont dit les Pères, le repos de l'âme en Dieu ou la respiration de l'âme, qui aspire la vérité et la beauté de Dieu par la foi et respire l'amour; ce qu'elle reçoit de Dieu sous forme de grâce, elle le lui rend sous forme d'adoration.

(1) Le Verbe et les deux autres personnes de la sainte Trinité habitent en nous : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure. » Quant à *l'humanité de Jésus*, elle est, comme le montre saint Thomas, III^a^, q. 48, a. 6, *cause physique instrumentale de toutes les grâces que nous recevons*, après nous les avoir méritées ici-bas.

Cette oraison, nous le verrons plus loin, est une disposition à la contemplation. Il suffit pour l'instant de citer ces paroles de sainte Térèse : « Les personnes qui pourront se renfermer ainsi dans le petit ciel de leur âme, où habite Celui qui l'a créée..., doivent croire qu'elles sont en excellente voie, et qu'elles réussiront à s'abreuver à la fontaine. Réellement elles font beaucoup de chemin en peu de temps. Elles ressemblent à celui qui est monté sur un navire (1) : *pour peu que le vent lui soit favorable* (2), il arrive en quelques jours au terme de son voyage... Ces âmes ont pris la mer, comme on dit (3). »

*
* *

Cette méthode ou mieux cette *manière* très simple de faire oraison, en se rappelant la nécessité des actes des trois vertus théologales, permet de concilier la simplicité de l'oraison décrite par les anciens auteurs avec ce qu'il y a d'utile dans les enseignements des maîtres plus récents. Il est facile de faire ces actes de foi, d'espérance et de charité à propos de tous les sujets.

Mais si aucun sujet ne nous attire, et si d'autre part nous ne nous sentons pas assez unis à Dieu pour éviter la

(1) Cette expression montre que cette oraison est en notre pouvoir, au moins dans son principe, comme le contexte le fait voir.

(2) C'est le symbole du souffle du Saint-Esprit, et alors l'oraison devient infuse, comme nous le verrons plus loin.

(3) *Chemin de la Perfection*, ch. XXVIII. Dans ce chapitre sainte Térèse traite de *l'oraison* (acquise) *de recueillement*, qui dispose au « recueillement surnaturel » et à la quiétude, dont il est parlé IV[e] Demeure, ch. I et III.

Le passage de l'oraison acquise à la contemplation infuse se trouve bien décrit dans l'opuscule de Bossuet où il traite de *l'oraison* qu'il appelle « *de simplicité ou de simple présence de Dieu* » ; la première phase de cette oraison est acquise, la seconde infuse, comme nous le verrons mieux dans la suite.

perte de temps et fuir les distractions, suivons le conseil de sainte Térèse : méditons le plus lentement possible le *Pater*. C'est la plus grande des prières; composée par Notre-Seigneur, elle contient toutes les demandes possibles dans un ordre parfait; nous la récitons souvent dans la journée, mais trop vite pour goûter tout ce qu'elle renferme. Elle est la vraie conversation de l'âme, *oratio*, Disons-la avec le Christ, qui nous l'a apprise. Les trois premières demandes correspondent précisément, dit saint Thomas, aux trois actes de foi, d'espérance et de charité que nous avons distingués :

Notre Père qui êtes aux cieux : vous êtes aussi en nous, notre âme est comme un ciel encore obscur;

Que votre nom soit sanctifié : glorifié, c'est-à-dire reconnu et adoré (« gloria est clara notitia cum laude »), que votre parole soit acceptée par une foi vive, inébranlable. *Credo*.

Que votre règne arrive : c'est l'objet de notre espérance qui s'appuie avant tout sur votre Bonté infiniment secourable.

Qu'il arrive ce règne en moi et autour de moi de plus en plus. *Sitio, spero*.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Que notre volonté, comme celle des saints du ciel, soit conforme à la vôtre. C'est le plus grand désir de la charité affective et effective, qui demande aussi le Pain quotidien de l'Eucharistie, le pardon des fautes. C'est elle aussi qui pardonne les offenses du prochain et qui nous fait demander d'être préservé du péché à l'avenir. C'est l'élévation de l'âme vers Dieu : le matin avant le travail, le soir avant le sommeil, le plus souvent dans l'intervalle au moins par quelque courte invocation.

Si même, à certains jours, nous ne pouvons méditer ainsi si simplement le *Pater*, si nous ne parvenons pas à

nous dégager des distractions et ne trouvons qu'aridité, faisons l'oraison du cœur, qui consiste simplement à vouloir être là pour aimer Notre-Seigneur plus que nous-mêmes, à vouloir y demeurer abandonné à sa divine volonté, acceptant notre impuissance, à nous unir au Christ dans les délaissements qu'il a connus ici-bas, à Gethsémani, sur la Croix, à ceux qu'il connaît encore dans l'Eucharistie. Cette oraison, qui ressemble parfois à un purgatoire, n'est pas de l'inertie, elle s'en distingue par la vigilance de l'amour, et elle est très fructueuse puisque le mérite vient de la charité, et que le but de l'oraison est moins de faire de hautes considérations que de nous unir à Dieu, en Jésus-Christ, dans nos souffrances comme dans nos joies. Beaucoup d'amis intimes de Notre-Seigneur sont pendant des années associés ainsi aux souffrances de son Cœur. Il les fait participer à la vie douloureuse qu'il mena ici-bas, avant de leur communiquer sa vie glorieuse pour l'éternité. Le chrétien est ainsi conduit à « l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi », ou tout au moins jusqu'à l'oubli de soi, pour ne songer qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

*
* *

Comment parvenir à la vie d'oraison et y persévérer.

On voit, par ce que nous venons de dire, ce que doit être l'oraison commune qui tend à se simplifier de plus en plus. Comment y parvenir et y persévérer?

Il faut se dire que l'oraison, même commune, dépend surtout de la grâce de Dieu, et par suite on s'y prépare beaucoup moins par des procédés mécaniques que par l'humilité; c'est aux humbles que Dieu donne sa grâce. « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous

n'entrerez pas dans le royaume des cieux » ; ce sont les petits que Dieu se plaît à instruire intérieurement, des humbles comme le paysan d'Ars. Avec l'humilité, ce qui nous prépare à la vie d'oraison, c'est la mortification, le détachement des choses sensibles et de soi-même. Il est clair que si nous avons l'esprit préoccupé des affaires du monde, l'âme agitée par une affection trop humaine, par la jalousie, le jugement téméraire, le souvenir des torts du prochain, nous ne pourrons nous entretenir avec Notre-Seigneur. Si aujourd'hui nous avons critiqué nos supérieurs, ce soir il sera impossible de nous sentir unis à Dieu. Il est clair que toutes les inclinations déréglées doivent être mortifiées pour que la charité prenne la première place dans notre âme et s'élève spontanément vers Dieu. A propos de tout, des peines ou des consolations, il faut prendre l'habitude d'élever constamment son cœur vers Dieu, bénir l'heure qui arrive ; il faut faire silence dans son âme, faire taire les passions, pour entendre le Maître intérieur qui parle à voix basse comme l'ami à son ami. Si nous sommes habituellement préoccupés de nous-mêmes, comment goûterons-nous les sublimes harmonies de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie?

Tout ce travail de la vie peut être appelé : préparation éloignée à l'oraison, mais il est beaucoup plus important que la préparation immédiate, que le choix d'un sujet ; car cette dernière préparation a seulement pour but d'exciter ce feu de la charité qui ne doit jamais s'éteindre en nous et que doit alimenter une générosité de tous les instants. Ainsi des âmes ferventes très simples réduiront à presque rien la préparation immédiate, et feront souvent même pendant un travail manuel une bonne oraison de conformité habituelle à la volonté de Dieu.

Mais il ne suffit pas de parvenir à la vie d'oraison, il faut y persévérer. Avec la persévérance on ne peut manquer de

gagner beaucoup, sans elle on peut tout perdre. Cette persévérance n'est pas chose facile, il y a une lutte à livrer contre soi-même, contre la paresse spirituelle, contre le démon qui nous porte au découragement. Que d'âmes sevrées des premières consolations qu'elles avaient reçues sont revenues en arrière! même des âmes très avancées ont reculé. Sainte Catherine de Gênes, qui s'était donnée à l'oraison depuis l'âge de treize ans et y avait fait de grands progrès, après cinq ans de souffrances, abandonna la vie intérieure, mena cinq ans une vie toute extériorisée; mais un jour, elle sentit avec angoisse le vide affreux de son âme, le désir ressuscita en elle. Elle fut reprise par Dieu, reprise en un instant d'une façon en quelque sorte foudroyante, et après quatorze ans d'une terrible pénitence elle reçut l'assurance d'avoir pleinement satisfait à la justice divine : « Si je revenais sur mes pas, disait-elle, je voudrais qu'on m'arrachât les yeux et je ne trouverais pas que ce fût assez. »

D'autres âmes qui ont longtemps lutté se découragent, dit sainte Térèse, alors qu'elles sont à deux pas de la source d'eau vive. Elles retombent, sans l'oraison elles n'ont plus la force de porter la croix, elles se laissent aller à une vie superficielle, où d'autres se sauveraient peut-être, mais où elles courent risque de se perdre, parce que leurs facultés les porteront aux excès. L'excès, si l'on peut dire, leur était permis et même demandé du côté de l'amour de Dieu, dont la mesure est d'être sans mesure, mais partout ailleurs il les mènera à la ruine. Pour certaines âmes naturellement élevées, la médiocrité n'est pas possible : si elles ne sont pas toutes à Dieu, elles seront toutes à elles-mêmes contre Dieu; elles voudront jouir de leur moi, de leurs facultés et courent risque de se poser en fin absolue, à la place de Dieu. Les Anges ne peuvent connaître que la charité ardente ou le péché mortel irrémis-

sible ; le péché véniel, selon saint Thomas, est impossible pour eux, ils voient trop loin et engagent à fond leur volonté (1). Anges ou démons, très saints ou très pervers, c'est la seule alternative pour eux. Il y a des âmes qui ont quelque chose d'angélique, pour elles il est très dangereux de ne pas persévérer dans l'oraison et de n'y être plus présentes que de corps, sans aucun acte d'amour vrai : c'est l'abandon de la vie intérieure, peut-être la ruine.

Pour persévérer, il faut premièrement. disent les saints, espérer en Notre-Seigneur, qui appelle toutes les âmes pieuses aux eaux vives de l'oraison, nous verrons particulièrement sur ce point le témoignage de sainte Térèse (2). En second lieu il faut humblement se laisser conduire par le chemin que Notre-Seigneur lui-même a choisi pour nous.

1° Espérer, avoir confiance en notre Guide. C'est y manquer que de dire après les premières sécheresses : L'oraison n'est pas faite pour moi. On pourrait aussi bien dire comme les Jansénistes : La communion fréquente n'est pas faite pour moi, mais seulement pour quelques grands saints. Notre-Seigneur appelle toutes les âmes à ce commerce d'amitié avec lui. Il est, dit-il, le Bon Pasteur qui conduit ses brebis aux pâturages éternels, pour que nous nous nourrissions non seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. Au centre de ces pâturages est la source d'eau vive, dont Jésus parlait à la Samaritaine qui était pourtant une pécheresse : « Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu

(1) Cf. I^a II^ae, q. 89, a. 4.

(2) Cf. *Chemin de la Perfection*, fin du ch. 19, début du ch. 20 et ch. 21. Elle entend par « boire à la source d'eau vive » la contemplation infuse, qui nous est donnée par le Saint-Esprit : il est lui-même la source, *fons vivus*.

lui aurais toi-même demandé à boire et il t'aurait donné de l'eau vive... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle » (Jean, IV). — A Jérusalem, un jour de fête, Jésus, se tenant dans le temple, criait à tous : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine » (Jean, VII, 38). Cette source d'eau vive, *fons vivus*, Notre-Seigneur l'explique plus tard, c'est le Saint-Esprit consolateur, qu'Il doit nous envoyer, qui nous fera pénétrer et goûter le sens intime de l'Évangile.

Or le Saint-Esprit est en nous, dit saint Paul, par la charité, il est donc en toute âme en état de grâce, et ce n'est pas pour y rester oisif qu'il y habite, c'est pour se faire notre Maître intérieur par ses sept dons, qui se développent au fur et à mesure que la charité grandit en nous, et celle-ci jusqu'à notre mort doit grandir sans que nous lui assignions jamais de limites. Si nous n'entendons pas mieux les saintes inspirations du Maître intérieur, c'est que nous nous écoutons trop nous-mêmes, nous ne sommes pas assez humbles, pas assez désireux du règne de Dieu en nous.

2° Il faut se laisser conduire par le chemin que Notre-Seigneur a choisi pour nous. Il y a la grande route commune, celle de l'humilité et de la conformité à la volonté divine. Tous doivent prier comme le publicain. Mais en cette route, il y a des endroits pierreux, d'autres unis, certains sont couverts de gazon, une partie est brûlée par le soleil, l'autre est à l'ombre. Le Bon Pasteur conduit ses brebis comme il le juge bon, les unes par le sentier des paraboles, les autres par celui du raisonnement, avant de les amener à l'intuition simple dans l'obscurité de la foi. Il laisse certaines assez longtemps dans des passages dif-

ficiles pour les aguerrir. Notre-Seigneur élève plus tôt à la contemplation les Marie que les Marthe, mais les premières y trouvent des souffrances intimes ignorées de secondes, et celles-ci, si elles sont fidèles, arriveront aux eaux vives et seront désaltérées selon leur désir.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Les dispositions pour la louange divine

Les mandataires de l'Église pour la louange divine ont, nous l'avons dit, des devoirs spéciaux, en raison de l'éminence même de la charge qui leur est confiée. Il s'agit pour eux, en effet, d'être de *vrais adorateurs*. Or la vraie adoration vient de l'âme et ne consiste pas seulement dans des paroles ou des gestes liturgiques. Elle est spirituelle avant d'être exprimée par des signes sensibles, et si elle s'accorde, comme elle le doit, à la louange du divin Médiateur, elle en revêt nécessairement les qualités caractéristiques. Le Seigneur a d'ailleurs donné lui-même la formule authentique de cette attitude, lorsque, s'adressant à la Samaritaine, il lui révéla le secret du vrai culte divin : « Dieu est esprit : et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité (1). »

Les mandataires de la louange divine, pour accomplir dignement leur tâche, doivent donc être des adorateurs en esprit et en vérité, disposition qui, selon Rupert, appartient « à ceux qui ont reçu l'Esprit d'adoption des fils et qui deviennent les membres du Fils unique de Dieu (2). » Et ainsi apparaît de nouveau le principe du Médiateur, envoyé au monde pour lui enseigner la vraie manière de

(1) Joan., IV, 24.
(2) Rupert, *in Joannem*, l. IV, c. 3.

se présenter devant Dieu, l'attitude des fils tout remplis de cet Esprit « en qui nous crions : Abba, Père (1) ».

Le vrai adorateur est donc tout premièrement fils de Dieu et il met sa vie en conformité avec ce titre glorieux. L'adoption des fils est donnée dès le baptême, mais l'attitude d'âme qui suit cette réalité profonde doit croître sans cesse et se manifester sous la forme des rapports habituels avec Dieu. Cela s'appelle la prière intérieure et l'adhésion assidue à Dieu, sous l'action de l'Esprit sanctificateur. Or, selon les anciens Pères de la vie monastique, là devait tendre toute la recherche ardente du moine : « Toute la fin du moine, disait l'abbé Isaac, est de prier sans cesse : c'est là sa perfection propre. Autant que la fragilité humaine y peut prétendre, il vise à la tranquillité parfaite de l'âme et à l'inaltérable pureté (2). » Ce qui est dit du moine peut s'entendre de quiconque a reçu le mandat officiel de la louange divine au nom de la société chrétienne tout entière. Cette tâche suppose évidemment que Dieu connu et aimé occupe le centre de la vie, car l'Office divin ne peut porter réellement ce nom que s'il est la traduction vivante d'une prière intérieure, de ce langage muet de l'adoration, semblable au langage mystérieux dont Dieu se sert pour parler au fond du cœur : « *Occulte enim dicit Deus, multis in corde loquitur, et magnus ibi sonus, in magno silentio cordis, quando magna voce dicit : Salus tua ego sum...* Dieu parle dans le secret, il converse avec les hommes dans leur cœur; et c'est un son puissant qui résonne dans le grand silence du cœur, alors que de sa grande voix le Seigneur dit : C'est moi qui suis ton salut ! (3) » Or cette prière intime et silencieuse dont nous

(1) Rom., VIII, 15.
(2) Cassien, *Conférences avec les Pères du désert*, IX, 2.
(3) S. Augustin, *Enarrat. in ps.* XXXVIII.

parlons n'est autre que l'exercice très simple mais assidu de la charité, et c'est là ce que Dieu attend de nous. Saint Augustin l'exprime encore à merveille, lorsqu'il dit : « *Non enim verba a te quaerit Deus, sed cor... Nunc vero quia cor quaerit, cor inspicit, intus testis est, judex, approbator, adjutor, coronator, sufficit ut offeras voluntatem... Corde laudas, corde benedicis, corde in aram conscientiae victimas sacras imponis...* Ce ne sont pas des paroles que Dieu réclame de vous, mais votre cœur. Puis donc que c'est votre cœur qu'il cherche, votre cœur qu'il regarde, témoin intime, juge, approbateur, soutien, couronne de votre vie, il suffit que vous donniez votre volonté. C'est votre cœur qui chante la louange, votre cœur qui bénit, votre cœur qui dispose sur l'autel de votre âme les victimes saintes (1). »

La charité, comme résumé de la vie surnaturelle et des actes qui en émanent, est donc à la base de la vraie prière, et c'est elle qui inspire à l'âme l'attitude propre à la louange divine. D'autre part il est non moins exact que les formules saintes dont se compose l'Office canonique donnent à la charité une expression très haute, en même temps qu'un aliment nouveau. Ainsi la prière intérieure et la prière vocale se prêtent-elles un mutuel concours, bien connu des anciens Pères et demeuré de tradition dans l'Ordre monastique. Au rapport de Cassien, les moines d'Orient avaient l'usage d'unir étroitement les deux formes de prière. Après qu'un psaume avait été chanté, l'on faisait d'ordinaire une pause silencieuse durant laquelle chacun repassait dans son cœur les sentiments qu'y avaient fait naître les paroles divines. Puis tous répondaient au psaume par une de ces acclamations liturgiques, l'*Amen*, l'*Alleluia*, le *Gloria Patri*, que les Pères appelaient des

(1) S. Augustin, *Enarrat. in ps.* CXXXIV.

jubilations et où l'âme passe tout entière. La charité toujours renouvelée devient donc comme la moelle de ce cantique nouveau que les psaumes nous invitent si souvent à chanter, car le cantique n'est vraiment nouveau que dans la mesure où la louange s'alimente sans cesse à la source intérieure de la charité.

Quant à l'influence des psaumes et des lectures saintes sur le fonds de richesse surnaturelle que nous portons en nous, elle est non moins certaine. Les paroles inspirées, selon la doctrine des Pères, ont comme une vertu qui agit infailliblement alors même qu'elles ne sont pas toutes comprises, et saint Augustin recommandait à ses fidèles la dévotion aux moindres parcelles de la parole divine : « *Quia non minus reus erit qui verbum Dei negligenter audierit, quam ille qui corpus Christi in terram cadere sua negligentia permiserit...* L'on n'est pas moins coupable d'écouter d'une façon distraite la parole de Dieu que si par négligence on laissait tomber à terre le corps du Christ (1). » Et ailleurs il parle de la joie profonde que laisse dans l'âme le soin avec lequel on recueille comme des gouttes de rosée les moindres fragments de la sainte Écriture : « *Ab irroratione quadam guttarum dominicarum de Scripturarum nube venientium, veniret sicut cervus ad fontem vitae, et in illo lumine videret lumen, absconderetur in vultu Dei a conturbatione hominum : ubi diceret : Bene est, ultra nihil volo, omnes hic amo, neminem hic timeo...* Si l'on recueillait ces gouttes de rosée divine distillées par la nuée des Écritures, l'on accourrait de là comme le cerf jusqu'à la fontaine de vie ; dans cette lumière l'on verrait la lumière, l'on se cacherait dans le secret de la face de Dieu, loin des tracas humains : et là on s'écrierait : Tout

(1) S. Augustin, *Sermo CCC*, n° 2 (in appendice).

est bien, je ne veux plus rien; ici j'aime tout le monde et je ne crains personne (1). »

Saint Grégoire, à son tour, comparait les saintes Écritures à la manne qui s'adaptait au goût de chacun, parce que la parole divine lue avec foi et simplicité donne à chaque âme la nourriture qui lui convient (2). De sorte que souvent les cœurs simples et droits abordent avec plus de fruit les Livres saints que ne le font les intelligences raffinées trop attentives à l'écorce et uniquement soucieuses d'une critique purement textuelle.

Là se trouve le secret de la prière intérieure, et par conséquent c'est avec cette foi et cette charité que l'on adore en esprit et en vérité. Il y a, de plus, entre tous ceux qui adorent ainsi une véritable unité qui leur fait accomplir ensemble une même œuvre. C'est là une des caractéristiques frappantes de la louange divine et ce qu'on pourrait appeler sa catholicité, d'autant plus compréhensible que c'est l'Esprit-Saint, auteur de toute unité, qui inspire la louange. L'accord se fait par elle entre les hommes qui chantent sur la terre et tous les anges et les saints qui sont dans le ciel, pensée dont saint Benoît apparaît tout rempli, lorsque, parlant de la manière de psalmodier, il rappelle le texte du psaume : *In conspectu Angelorum psallam tibi*, et ajoute : « Pensons donc à la manière dont il nous faut être en présence de la Divinité et des Anges, et tenons-nous ainsi pour psalmodier (3). »

A plus forte raison, le chant de la louange divine établit-il l'unité entre tous les fidèles de la sainte Église. Le lien suprême de cette unité, c'est le Christ Jésus, le Chef de tout le corps mystique, dont la prière englobe celle de

(1) S. Augustin, *Enarrat. in ps.* XXXVIII, n° 6.
(2) S. Grégoire, *Moralia in Job*, l. IV, c. 9.
(3) S. Benoît, *Regula*, c. XIX.

tous ses membres. Les formules liturgiques sont toutes empreintes de cette grande idée de l'unité, et il suffirait de citer la plus simple et la plus auguste, le *Pater noster*, pour se rendre compte de cette communion de toute la famille de Dieu aux mêmes prières adressées au Père commun. Les demandes énoncées tout d'abord par celui qui est le Fils par nature seront répétées sans cesse par les hommes, devenus enfants de Dieu grâce à la Rédemption et rendus aptes à parler tous ensemble au Père, comme le Fils unique le fait lui-même. C'est pour cela même que l'Esprit des fils nous a été donné, l'Esprit de Dieu qui est lien de charité dans la sainte Trinité et qui crée l'unité partout où il réside. Si donc la prière commune suppose l'unité entre tous ceux qui prient, c'est à l'Esprit-Saint et à sa présence dans nos âmes que nous le devons. « C'est cet Esprit, dit saint Augustin, qui en se répandant dans un cœur et le remplissant, au lieu de le mettre à l'étroit, le met au contraire au large. Ce cœur serait resserré s'il était seul et tout à lui-même; le Saint-Esprit le pénètre et le remplit, et tout aussitôt il l'élargit et lui donne une étendue comme infinie, le rendant capable d'avoir un Dieu pour hôte. Mais avec Dieu entrent tous ceux que son Esprit s'est unis et à qui il s'est communiqué de la même manière. Car l'Esprit divin est un lien entre tous; et il ne faut pas être surpris que chaque juste prie en tous les autres et que ceux-ci prient en lui, puisque c'est le même Esprit qui inspire la prière de tous en une commune charité. Il n'est donc, pour prier sans cesse, que de retenir en son cœur l'Hôte divin qui est Esprit de prière et qui nous fait prier avec les anges et avec les saints, en une communion continuelle (1). »

Et Thomassin, s'inspirant d'un autre sermon de saint

(1) S. Augustin, *Sermo CLXIX*, 15.

Augustin, développe la même pensée : « Ainsi, quand nous sommes justes, l'amour de Dieu, qui est la justice même, habite en nous; c'est la charité et le Saint-Esprit qui habitent en nous, comme une vie supérieure qui descend et domine dans notre vie raisonnable, et nous fait commencer à vivre d'une vie divine, par la créance, l'espérance et l'amour de la suprême divinité. C'est donc Dieu qui s'aime en nous, quand nous l'aimons; c'est le Saint-Esprit qui prie en nous, quand nous prions; et tous les fidèles ne sont que comme les divers organes d'une même âme et d'une même vie (1). »

Si la prière liturgique crée l'unité avec Dieu, puis l'unité entre tous ceux qui prient, elle l'établit encore dans l'âme de chacun, et c'est ainsi qu'elle réagit sur les dispositions foncières de l'adorateur. Il n'est rien, en effet, d'aussi pacifiant que la sainte psalmodie qui revient à heures fixes dans une journée et interrompt les occupations ou sollicitudes ordinaires. Il se fait alors comme un ralliement de toutes les puissances de l'âme pour s'unir dans une même louange, que traduisent à l'extérieur les lèvres, la voix, l'attitude entière. C'est tout l'individu qui se trouve saisi par cette célébration de la prière officielle de l'Église, et il est impossible que l'influence ne s'en fasse sentir sur le reste de la vie. C'est alors la prière « sine intermissione, incessante » dont parle saint Paul (2), réalisant à la lettre le précepte évangélique : « Oportet semper orare et non deficere... : il faut prier toujours (3) ».

Pour que cet idéal se réalise, il faut évidemment que l'âme soit ordinairement attentive à Dieu et qu'elle ne se disperse pas, sous l'empire de cette « fascination de la

(1) Thomassin, *L'office divin*, p. 310.
(2) I Thess., v, 17.
(3) Luc., xviii, 1.

bagatelle (1) », si opposée à la vraie sagesse. Les anciens dénonçaient fréquemment cet écueil, et Cassien rapporte à ce propos l'enseignement de l'abbé Isaac : « Tout ce que nous avons dans l'esprit avant l'heure de l'oraison, nous est fatalement représenté par la mémoire, tandis que nous prions. Tels nous voulons être dans la prière, tels il nous faut rendre auparavant : c'est de l'état qui précède que dépendent alors les dispositions de l'âme. Nous nous prosternons pour prier : actes, paroles et sentiments renaissent identiques au regard de notre imagination; ils suscitent, suivant leur nature, ou la colère ou la tristesse; ou bien nous revenons sur nos convoitises et nos affaires; nous éclatons d'un rire sot, j'ai honte de le dire, au souvenir plaisant de quelque parole ou action bouffonne; notre pensée retourne d'un vol capricieux à son vagabondage (2). »

Ceci nous amène à dire un mot, en terminant, sur l'attention requise à l'Office divin, car c'est là une des principales dispositions des vrais adorateurs. Et l'on distingue d'ordinaire trois sortes d'attention : l'attention *ad verbum*, aux paroles mêmes de la liturgie, celle qui est strictement nécessaire pour l'intégrité de l'Office divin et qui consiste à prononcer toutes les paroles; l'attention *ad sensum*, au sens des paroles, qui comporte l'effort d'intelligence nécessaire pour comprendre ce que l'on dit; enfin l'attention *ad Deum*, l'attention à Dieu qui réside au fond du cœur et n'est point démentie par des absences momentanées et involontaires de l'imagination. Les Pères l'appelaient *intentio ad Deum*, et ils entendaient par là une intention non révoquée de prier, c'est-à-dire de se tenir devant Dieu avec les dispositions de crainte, d'adoration et d'amour

(1) Sap., IV, 12.
(2) Cassien, *Conférences*, IX, ch. III.

qui conviennent à sa souveraine majesté. Cette attention peut être continue, car elle n'est que l'exercice habituel des vertus de foi, d'espérance et de charité, c'est-à-dire des vertus qui unissent à Dieu. Ce n'est autre que l'esprit de contemplation qui convient par excellence à ceux qui ont la charge de la louange divine dans l'Église.

L'*intentio ad Deum* est d'ailleurs la clé de toutes les formules saintes dont se compose l'Office et qui ne tendent qu'à une seule chose : l'unique bien à acquérir, c'est-à-dire Dieu lui-même : « Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? » dit le psalmiste (1). Ce que nous demandons à Dieu, c'est Dieu même, et il vient à nous sous l'écorce des paroles de l'Écriture ou de la liturgie : « *Cibus et panis aeternus, et Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus. Disce et doce; vive et pasce. Deus qui tibi dat, nihil melius quam se tibi dat...* Votre nourriture, votre pain éternel, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Sachez-le et enseignez-le; vivez-en et nourrissez-en les autres. Dieu, qui vous donne, ne peut rien vous donner de mieux que lui-même (2). » En d'autres termes, c'est la charité envers Dieu qui résume toute l'attitude du contemplateur, mandataire de l'Église pour la louange divine. C'est elle qui, devenant prépondérante dans sa vie, lui fera goûter et désirer toujours plus la nourriture divine. Charité intérieure, elle sera la flamme vivante qui animera la prière; charité extérieure et pratique, elle se manifestera dans les œuvres qui continueront à louer le Seigneur : « laudent nomen Domini, quia exaltatum est nomen ejus solius... — Louez le nom du Seigneur, car son nom seul est grand (3). »

D. J. de Puniet, O. S. B.

(1) Ps. LXXII, 25.
(2) S. Augustin, *Sermo CV*, 4.
(3) Ps. CXLVIII, 12, 13.

Les auréoles de saint Dominique

I

La doctrine générale des auréoles

L'Écriture fournit un fondement à la distinction désormais célèbre entre la grande et la petite couronne d'or que portent les bienheureux en paradis. Saint Jean, dans l'Apocalypse, voit Notre-Seigneur ceint d'une couronne d'or, *habentem in capite suo coronam auream* (1), et vingt quatre vieillards mystérieux, assis autour de son trône et portant sur leur tête des couronnes d'or, *et in capitibus eorum coronae aureae* (2). Les théologiens concluent de ces textes que, non seulement le Christ, mais tous les saints sont ornés du diadème. Saint Thomas observe que la vie de l'homme sur la terre étant un vrai combat, selon la parole de Job : *militia est vita hominis super terram* (3), il convient que la récompense du ciel soit une couronne, et, puisque, d'autre part, la couronne est l'emblème de la puissance royale, ceux qui participent à la vie et à la béatitude de Dieu par la grâce et la gloire, doivent jouir aussi

(1) Apoc., xvi, 14.
(2) Apoc., iv, 4.
(3) Job, vii, 7.

de son pouvoir royal et ceindre le diadème d'or. Dans ce sens la couronne d'or désigne la récompense essentielle du paradis, qui est la vision et l'amour béatifiques.

Tout ce qui est ajouté à l'essentiel est une diminution, comme l'accessoire par rapport au principal, et, partant, il faudra un diminutif pour l'exprimer : on dira donc *auréole*, ou petite couronne d'or, pour signifier la récompense accidentelle de l'au-delà (1). De même que, pour la table des pains de proposition, Moïse fit appliquer, sur la bordure d'or, une couronne sculptée à jour, et, sur cette couronne ajourée, une autre petite couronne d'or (2) ; ainsi sur la grande couronne d'or du bonheur essentiel se superposent chez les bienheureux les petites couronnes d'or des béatitudes accidentelles...

On voit que cette terminologie repose sur une adaptation mystique de la description de l'*Exode* touchant la table des pains de proposition et l'autel des parfums, *coronam aureolam* (3). La pieuse interprétation remonte assez haut dans la tradition chrétienne, et c'est surtout le Vénérable Bède (VIII[e] siècle) qui lui a donné sa célébrité. Le saint Docteur entend, par la couronne d'or, la récompense commune due à l'observation des préceptes, et, par l'auréole ou petite couronne d'or superposée à la première, la récompense spéciale réservée à ceux qui ont embrassé un genre de vie plus parfait et se sont élevés, par la pratique des conseils, au-dessus des vertus ordinaires, qui sont l'objet des commandements (4).

Quoi qu'il en soit de l'origine et de l'usage de ces termes, la réalité qu'ils traduisent n'est pas une invention des scolastiques, mais une doctrine fondamentale en théolo-

(1) S. Thom., *Supplém.*, q. 96, a. 1.
(2) Exod., XXV, 23-25.
(3) Exod., XXX, 2 ; XXXVII, 27.
(4) Beda, *de Tabernaculo et vasis ejus*, l. VI ; P. L., XCI, 409-410.

gie ; car le mérite essentiel et la récompense essentielle, qui se mesurent au degré de la charité différent manifestement du mérite accidentel et de la récompense accidentelle, correspondant aux circonstances extérieures et aux difficultés diverses qui exigent, pour la pratique de la vertu, des efforts plus énergiques et plus pénibles à la nature (1).

C'est sur ces données innombrables que les théologiens ont basé la belle théorie des auréoles. Ils entendent donc par auréole une récompense accidentelle ajoutée à la récompense essentielle, à cause d'une *victoire insigne* remportée dans les combats de la vie. Il ne semble pas possible de trouver une définition plus pleine et plus expressive que celle du Docteur Angélique : « *Aureola est privilegiatum praemium privilegiatae victoriae respondens* (2) : L'auréole est une récompense privilégiée correspondant à une victoire privilégiée (2). » La victoire privilégiée suppose un rude combat, dans lequel tout le monde ne sort pas triomphant.

Par là même, ne saurait avoir droit à l'auréole quiconque n'a jamais pris part à la lutte. Ainsi, les anges, affranchis, par nature, de nos difficultés innombrables, n'ont pas à ceindre un diadème que nous méritons dans les peines de cette vie mortelle (3). D'autre part, l'auréole, étant une diminution et non la plénitude, ne saurait convenir à Celui qui est le triomphateur par excellence, et c'est pourquoi le Christ Jésus, source première de tous nos dons, modèle parfait des vierges, des martyrs et des docteurs, élevé au-dessus de tous, a *plus* et *mieux* que nos

(1) Voir notre étude sur *Le Mérite*, dans cette Revue : avril, juillet, août 1920.
(2) S. Thom., *Comment. in IV Sent.*, dist. 49, q. 5, a. 5.
(3) S. Thom., *Supplém.*, q. 96, a. 9.
(4) III[a] P., q. 62, a. 3.

auréoles : comme il n'a pas besoin de caractère sacerdotal, lui qui est la plénitude du sacerdoce, ainsi est-il le principe duquel dérivent et les auréoles et les couronnes dans les bienheureux (1).

Bien que nos luttes, au cours de notre pèlerinage terrestre, soient très variées, elles se résument en trois grands combats, qui donnent lieu à trois insignes victoires.

La lutte contre la concupiscence est une des plus violentes, puisque la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair (2); la plus longue, puisqu'elle est de chaque instant et jusqu'à la mort (3) : ceux qui n'ont jamais succombé ont droit, assurément, à une couronne d'or toute spéciale, et c'est l'auréole de la *virginité*. Une telle récompense requiert l'intégrité *perpétuelle*, ou suppose qu'on n'a jamais goûté *volontairement* le plaisir charnel (4).

Ici encore l'enseignement de saint Thomas est fondé sur l'Écriture et sur la tradition des Pères.

L'Apocalypse promet une récompense toute singulière : « *chanter un cantique nouveau, suivre l'Agneau partout où il va* », aux privilégiés qui n'ont jamais souillé leur corps et sont restés toujours purs (5).

Saint Jérôme, pour engager les vierges à repousser la vanité mondaine, décrit avec enthousiasme ce paradis réservé où triomphe la virginité (6).

Saint Augustin fait ressortir le caractère tout *spécial* de cette gloire, qui n'appartient qu'à cette élite : les autres saints auront d'autres joies, rien de *tel* à personne, sinon

(1) *Supplém.*, q. 96, a. 8.
(2) Gal., v, 17.
(3) Cf. Conc. Trident., Sess. VI, c. 13.
(4) S. Thom., *loc. cit.*, a. 5.
(5) Apoc., XIV, 1-5.
(6) S. Hieron., *Epist.* XXII, n° 41; P. L., XXII, 424-425.

aux vierges : « *Nam sunt aliis alia, sed nullis* TALIA (1). »

Il est un autre combat, plus difficile encore, à soutenir contre les ennemis extérieurs du salut et dans lequel la victoire s'achète au prix du sang : c'est le martyre, qui donne droit à une auréole supérieure. L'excellence de la victoire, dit saint Thomas (2), résulte à la fois et de la violence des tourments que ces héros ont dû souffrir et de la noblesse de la cause, qui est la cause même du Christ, lui rendre témoignage devant les hommes jusqu'au sacrifice de la vie.

La récompense spéciale des martyrs est affirmée aussi par l'Écriture. Notre-Seigneur dans l'Évangile déclare qu'il exaltera devant son Père et devant ses anges ceux qui l'auront confessé devant les hommes (3). Le voyant de l'Apocalypse montre, debout devant le trône et en face de l'Agneau, revêtus de tuniques blanches et tenant des palmes à la main, les vaillants qui sont arrivés au ciel en passant *par la grande tribulation* (4). Or, ce langage ne se vérifie complètement que de la lutte suprême du martyre.

Les Pères parlent déjà de cette couronne. Saint Cyprien attribue aux martyrs une couronne de *pourpre*, une insigne récompense proportionnée à la grandeur et à la durée de leur passion (5).

Saint Augustin, qui a déjà tant exalté la virginité, déclare que personne n'osera la préférer au martyre (6).

Il reste une dernière victoire à remporter sur les démons, en les chassant de l'âme de nos frères par la prédication et l'enseignement; il lui faut une récompense insigne, c'est

(1) S. Augustin, *de Sancta Virginitate*, XXXVII; P. L., XL, 411.
(2) *Loc. cit.*, a. 6.
(3) Matth., X, 32; Marc, VIII, 38; Luc., XII, 8.
(4) Apoc., VII, 9, 13, 14.
(5) S. Cyprian., *de Opere et Eleemosynis*, 26; P. L., IV, 622.
(6) S. Augustin, *de Sancta Virginit.*, XLVI; P. L., XL, 724.

l'auréole de l'apostolat. Elle appartient non seulement aux prélats, aux évêques, aux théologiens, mais encore aux laïques apôtres, à tous ceux qui enseignent légitimement, même à un degré inférieur, les vérités du salut; faire connaître le surnaturel, c'est détruire ou restreindre l'empire du mal et contribuer au triomphe de l'Évangile (1). On explique dans ce sens les paroles du prophète Daniel : « Ceux qui apprennent la justice à un grand nombre brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités (2). » Il est vrai que tous les justes, selon la parole de Notre-Seigneur, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père (2); cependant la solennité et l'emphase du texte de Daniel indiquent une récompense de choix, réservée aux docteurs de la justice.

L'Église n'a rien défini sur les auréoles, mais sa pratique quotidienne, son culte officiel, sa liturgie, confirment la tradition catholique, car elle honore spécialement les vierges, les docteurs et les martyrs (4).

II

Les applications en saint Dominique

La liturgie des Frères Prêcheurs chante deux victoires insignes du glorieux Patriarche : « Il brille dans le *chœur des vierges*, le *Docteur de la vérité*, et autour de son front

(1) Le P. Belon, O. P., dans sa brochure *Les auréoles de Jeanne d'Arc*, explique comment la Pucelle a pu mériter l'auréole de l'apostolat, avec celle de la virginité et du martyre.

(2) Daniel, XII, 3.

(3) Matth., XIII, 43.

(4) Voir, à ce sujet, le grand ouvrage de Benoît XIV, *de Beatific. et Canoniz.*

rayonnent les deux auréoles (1). » Et, pour faire comprendre que la virginité en lui fut exquise, invulnérable, inaltérable, la liturgie appelle saint Dominique « ivoire de chasteté », *ebur castitatis*.

Tous les témoignages rendent le même son pour célébrer la virginité de Dominique. Sa jeunesse fut sans tache, comme son adolescence et son enfance; par une protection spéciale de la Vierge immaculée, il passa sans souillure à travers ce monde où tant d'autres ont fait si vite le triste naufrage de leur vertu. Dominique a toujours reposé un cœur vierge sur le cœur vierge du Christ. Écoutons Thierry d'Apolda : « Il fuyait les compagnies dangereuses, ne se mêlait pas aux jeux, ne voulait rien avoir de commun avec ceux qui, suivant la légèreté de leur cœur, s'adonnent aux curiosités superflues, aux folies mensongères et aux vains spectacles. Rejetant les joies que lui offrait un monde séducteur, il traversa d'un pied immaculé la fange des plaisirs, et consacra au Seigneur l'honneur d'une virginité sans tache. Aussi son esprit, exempt de souillures, recevait abondamment l'effusion des sciences libérales, qui se communiquent aux intelligences que nul souffle n'a ternies. »

Thierry d'Apolda conclut : « Voilà, avec bien d'autres choses admirables, ce que l'*angélique* Dominique accomplissait, avant même d'être séparé du monde par son habit et ses pratiques claustrales. Pour mieux dire, ce n'était pas lui, c'était la vertu de Jésus-Christ résidant en lui, qui opérait ces merveilles (2). »

(1) « Fulget in *choro virginum*
Doctor veritatis
Sertum honoris geminum
Gerens cum beatis. »
(*Off. S. Dominic.*, 5 ant. *Laud.*)

(2) Cf. *Livre sur la vie et la mort de saint Dominique*, traduit de Thierry d'Apolda, par Mgr Curé.

Le même biographe ajoute que cette pureté se reflétait jusque sur les traits du saint. « De son front jaillissait entre les cils une sorte de rayonnement qui inspirait la vénération et l'amour. »

Le bienheureux Père lui-même, dans la circonstance la plus solennelle de sa dernière maladie, devant les Frères réunis, après avoir terminé sa confession générale, déclare avec candeur : « La miséricorde de Dieu m'a conservé jusqu'à ce jour une chair pure et une virginité sans tache; si vous désirez la même grâce, évitez tout commerce suspect. C'est la garde de cette vertu qui rend le serviteur de Dieu agréable au Christ, et qui lui donne gloire et crédit devant le peuple. »

Il semble que Dieu ait voulu rendre lui-même témoignage à cette insigne pureté. Douze ans après la mort de Dominique, lorsqu'on ouvrit le sépulcre, un parfum inénarrable s'en échappa aussitôt. C'était une odeur de roses, de lis, de violettes, de plantes aromatiques, ne ressemblant à rien de ce qu'on avait jamais senti. « Les évêques, conclut le P. Lacordaire, ne crurent pas leurs mains assez filiales pour toucher les os du Saint, ils en laissèrent la consolation et l'honneur à ses enfants. »

Le B. Jourdain de Saxe, qui lui succéda dans la charge de Maître général, l'invoque en ces termes : « *Toi qui, à la fleur de l'âge, dédias ta pureté à l'aimable Époux des vierges... Toi qui offris ton corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu. Toi qui, excité par la grâce divine, te consacras à Dieu tout entier... Toi qui, revêtu de la première innocence, es devenu notre avocat auprès de Dieu... montre-toi propice à ceux qui t'invoquent : sois-nous vraiment Dominique, c'est-à-dire fidèle gardien du troupeau du Seigneur* (1). »

(1) Le texte latin de cette prière se trouve à l'Appendice de février, dans l'*Année Dominicaine*.

N'oublions pas le témoignage de sainte Catherine de Sienne. « Dans une vision imaginaire elle aperçut Dieu le Père produisant de sa bouche le Verbe divin, revêtu de notre nature, puis le B. Dominique sortant tout resplendissant de lumière de la poitrine du même Père éternel, et elle entendit une voix qui disait : Ma fille bien-aimée, j'ai engendré ces deux fils : l'un par nature, l'autre par une douce et tendre adoption. Comme elle s'étonnait d'une comparaison si haute, qui égalait, pour ainsi dire, un saint à Jésus-Christ, Celui qui avait prononcé des paroles si surprenantes les lui expliqua ainsi : « Mon Fils, engendré éternellement, ayant pris la nature humaine, m'a rendu en toutes choses une obéissance parfaite jusqu'à la mort de la croix; Dominique, mon fils par adoption, a réglé selon ma volonté toutes ses œuvres, depuis son enfance jusqu'à son dernier soupir. Jamais il n'a transgressé mes préceptes; *jamais il n'a violé la virginité de son âme et de son corps* : toujours il a gardé l'innocence de son baptême (1). »

Et après sa mort il a obtenu à sa famille religieuse le don particulier de la chasteté, sous la garde de la pénitence, comme la tunique blanche est abritée sous le manteau noir. Les vierges, les saints et les bienheureux dominicains forment une phalange immaculée.

Il existe, d'ailleurs, de profondes harmonies entre la pureté et la vocation de l'Ordre. La vérité est lumière, la foi est la virginité de l'esprit; et il convient que les défenseurs de la vérité et les apôtres de la foi se maintiennent dans une région de splendeur, de sérénité et de pureté indéfectible.

(1) Cf. B. Raymond de Capoue, et Mère Drane, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, II[e] P., ch. VI.

*
* *

Et ceci nous amène à la seconde auréole de Saint Dominique, celle des Docteurs et des Apôtres.

Observons tout d'abord que l'auréole du paradis est indépendante du culte spécial que l'Église militante rend aux maîtres de la science sacrée qu'elle appelle ses *Docteurs*. Ainsi que l'explique Benoît XIV (1), le titre de *Docteur de l'Église* requiert trois conditions principales : la *doctrine éminente*, la *sainteté de vie insigne*, la *déclaration* du Souverain Pontife ou d'un concile légitime. C'est ainsi que tout récemment Benoît XV a conféré le titre et les honneurs de Docteur de l'Église universelle à saint Ephrem de Syrie, diacre (2). Les trois degrés de la hiérarchie instituée par Dieu (3) ont été honorés par des Docteurs éminents. Dans l'ordre des Évêques resplendissent les immortels Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Chrysostome, Hilaire, Ambroise, Augustin, Grégoire, Pierre Damien, Alphonse de Liguori; dans l'ordre des Prêtres, Jérôme, le Vénérable Bède, Bernard, Thomas d'Aquin; il fallait que l'ordre des Diacres eût aussi cet honneur, et il vient de l'avoir avec saint Ephrem (4).

Saint Dominique n'ayant pas laissé d'écrits, il ne s'agit pas de réclamer pour lui le titre de Docteur de l'Église; mais il est bien avéré qu'il a droit à l'auréole. La liturgie récite aux jours de ses fêtes la messe du Commun des Docteurs, l'appelle *Doctor veritatis*, affirme qu'il a

(1) Benoît XIV, *de Beatif. et Canoniz.*, lib. IV, c. XI, n° 13.
(2) Voir l'encyclique du 5 octobre 1920.
(3) Conc. de Trente, Sess. XXII, can. 6.
(4) C'est la raison que nous avons fait valoir dans le rapport que Benoît XV a daigné nous demander à propos du doctorat de S. Ephrem. — Don Ameli, O. S. B., a exposé la même raison. Voir *Positio ex officio*, p. 60, 92-93.

illuminé l'Église par « ses mérites et ses doctrines », *meritis et doctrinis* (1).

Le B. Jourdain, dans la prière déjà citée, avait devancé la liturgie : « *Toi qui, dans l'univers entier, éclairas la sainte Église par tes mérites et tes exemples.* »

Dans la vision de sainte Catherine de Sienne, le Père Éternel énumère les raisons nombreuses qui ont valu à Dominique l'auréole des Docteurs et des Apôtres : « Mon Fils par nature a manifesté publiquement au monde ce que je l'avais chargé de dire, et a rendu témoignage à la vérité, comme il le déclare lui-même à Pilate, au jour de sa Passion; mon fils d'adoption a prêché la vérité tant aux hérétiques qu'aux vrais fidèles : il l'a fait non seulement par lui-même, mais encore par les autres; sa prédication a continué par ses successeurs; il prêche encore et prêchera toujours. Mon Fils par nature a envoyé ses disciples à la conquête des nations; mon fils par adoption a dispersé ses Frères à travers le monde. Mon Fils par nature est mon Verbe; mon fils par adoption est le héraut, le ministre de mon Verbe. Aussi ai-je donné tout particulièrement à lui et à ses religieux l'intelligence de mes paroles et la fidélité à les suivre. Enfin, mon Fils par nature a dirigé tous les actes de sa vie, sa doctrine et ses exemples, en vue du salut des âmes; mon fils par adoption, Dominique, a mis tous ses soins à retirer les âmes de l'erreur et du vice : sa pensée principale dans la fondation et le développement de son Ordre a été le salut du prochain. Aussi l'ai-je comparé à mon Fils par nature, dont il a imité la vie, et, tu le vois présentement, son extérieur même ressemble à la disposition du corps sacré de mon Fils (2). »

(1) Oraison de la fête de saint Dominique.
(2) *Vie de sainte Catherine de Sienne*, loc. cit.

Il a obtenu que dans son Ordre la devise *Veritas* restât inviolée, nous l'avons déjà remarqué, comme la tunique blanche sous le manteau noir.

Dieu lui a donné dans sa postérité une phalange de Docteurs ou d'Apôtres : pour toute la théologie, le B. Albert le Grand et l'incomparable saint Thomas, le Docteur *commun* de toute l'Église (1); pour le droit canonique et la morale, saint Raymond de Pennafort, qui a recueilli les *Décrétales* et a écrit la *Somme des cas de conscience*; saint Antonin, l'auteur de la *Somme de Théologie Morale*, et surnommé « l'homme des conseils », *Antoninus consiliorum*; pour l'ascétique, saint Vincent Ferrier, dont le *Traité de la vie spirituelle* guide encore tant d'âmes, à notre époque; pour la mystique, le B. Henri Suso; dans la direction des âmes, Jourdain de Saxe, le B. Raymond de Capoue, etc.; dans l'apostolat et la prédication, le B. Réginald d'Orléans, Ambroise de Sienne, Pierre de Jérémie, Christophe de Milan, etc., etc.

Dominique est toujours Docteur dans la personne de ses enfants.

*
* *

Quant à la palme du martyre, elle requiert que le soldat du Christ ait versé son sang pour la cause de la foi, ou, du moins, qu'il ait reçu du persécuteur une blessure capable d'amener la mort, lors même que la mort aurait été arrêtée par miracle (1). Saint Dominique n'a pas eu à livrer ce combat effectif; l'auréole ou gloire accidentelle des héros tombés sur le champ de bataille du surnaturel

(1) Voir l'ouvrage du P. J. Berthier, O. P., *S. Thomas, Doctor Communis*, Rome, 1914.

(1) S. Thom., *Supplém.*, q. 96, a. 6, ad 7.

ne lui convient pas. Mais son ardente charité a pu surpasser celle des martyrs.

Le martyre était l'objet constant de ses désirs : il voulait aller évangéliser les Cumans, afin de trouver l'occasion de donner au Christ, en mourant dans les tourments, le témoignage suprême de l'amour. On connaît sa sublime réponse aux hérétiques qui l'avaient guetté : « Qu'auriez-vous fait, demandèrent-ils, si nous vous avions saisi? » — « Je vous aurais supplié, répond-il, de ne pas me tuer d'un seul coup, mais de me couper les membres un à un, et, après en avoir mis les morceaux devant moi, de finir par m'arracher les yeux, me laissant à demi mort dans mon sang ou m'achevant à votre gré. »

En Dominique, assurément, se vérifie la parole du Docteur Angélique : Le martyr volontaire peut mériter par sa volonté une récompense *égale* ou *supérieure* à celle qui est due au martyr du glaive, bien qu'il n'ait pas la récompense accidentelle de l'auréole (1).

Mais cette auréole, qu'il ne porte pas lui-même, resplendit en bon nombre de ses enfants. Pierre de Vérone tient la tête de nos martyrs placés sur les autels.

Une liste dressée par ordre du Chapitre de Valence, en 1337, donne déjà le chiffre de *treize mille* martyrs. Viennent ensuite les innombrables victimes du protestantisme, celles de la Révolution française, et les martyrs de l'Extrême-Orient, missionnaires européens, prêtres indigènes, néophytes, affiliés à la famille dominicaine par le Tiers-Ordre ou la confrérie du Rosaire.

Pie IX et Léon XIII, à eux seuls, en ont placé cent vingt

(1) « Unde voluntarie martyr potest mereri sua voluntate praemium *essentiale, aequale vel majus* eo quod martyri debetur. Sed aureola debetur difficultati quae est in ipsa pugna martyrii; unde aureola voluntarie tantum martyribus non debetur. » S. Thom., *ibid.*, ad 3.

sur les autels; Pie X a couronné deux nouveaux groupes de dominicains mis à mort sur ces terres lointaines.

« En résumé, pouvons-nous conclure avec l'*Année dominicaine*, ce IX novembre (p. 334-335), ce ne sont pas des phalanges plus ou moins nombreuses, c'est une armée immense de Frères qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, et chantent à jamais l'hymne du triomphe : *Te martyrum candidatus laudat exercitus.* »

Il est aisé de voir comment ces doctrines intéressent la vie spirituelle. Les enfants de saint Dominique pourront faire sur ce sujet d'utiles méditations, non seulement pour honorer plus dignement leur Père, mais encore pour imiter plus efficacement ses exemples, et mériter, selon les dons particuliers du Seigneur, ou de confesser Dieu devant les hommes, même au prix du sang, s'il le faut; ou de l'honorer par la pureté des privilégiés qui chanteront un jour le cantique de l'Agneau; ou de le faire connaître par la parole et par la plume et prendre place parmi ces hérauts de l'apostolat qu. brilleront comme des étoiles dans la bienheureuse éternité.

Rome.

Fr. Édouard Hugon, O. P.

La Sainte Présence de Jésus dans nos âmes

d'après le B. Jean Eudes

I. — Sa nature et ses modes

Le Fils de Dieu a éprouvé à l'égard des hommes une si profonde tendresse que, tout en se soustrayant à leurs regards pour aller prendre possession de sa gloire, Il a trouvé le moyen de faire à jamais sa résidence au fond de leurs cœurs, ne mettant comme condition à cet immense bienfait que leur fidélité à l'aimer d'un solide et véritable amour. « Si quelqu'un m'aime, il observera ma doctrine, et mon Père l'aimera, et *nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure* (1). » Il est intéressant de noter, dans plusieurs autres passages de l'Évangile de saint Jean, l'ardeur d'amour et de désir, avec laquelle Notre-Seigneur parle de son habitation dans les âmes justes. Il en fait l'objet de ses plus chaudes exhortations : « Demeurez en moi, et *moi en vous* (2). » Il la propose avec solennité comme une vérité de souveraine importance, qu'il laisse, pour ainsi dire, par testament à ses disciples. « En ce jour-là, quand le monde ne me verra plus, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, *et que je*

(1) Joan., XIV, 23.
(2) Ibid., XV, 4.

suis en vous (1). » C'est d'ailleurs l'une des fins suprêmes de son apostolat : « O mon Père, je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et *que je sois moi aussi en eux* (2). » Enfin, c'est pour lui le moyen de réaliser son grand dessein d'amour et de miséricorde : la consommation des fidèles dans l'union avec Dieu. « *Je suis en eux*, et vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité (3). »

Comme l'on sent bien, à travers ces paroles du Maître, que sa demeure au fond des âmes trouve son origine et sa raison d'être dans son Cœur! Il ne s'agit plus en effet d'une simple présence de Dieu en sa créature par sa substance et par sa puissance, mais d'une présence tout amicale et tout affectueuse, dont le but est l'effusion, au plus intime de la personne aimée, des dons surnaturels les plus précieux et les plus sublimes. C'est bien ainsi que la comprenait saint Paul, quand il écrivait dans son Épître aux Romains : « *Si le Christ est en vous*, quoique votre corps soit mort à cause du péché, *l'esprit est vivant à cause de la justice* (4). » Jamais la présence d'un ami n'avait procuré jusqu'alors un semblable bienfait et n'avait été capable d'ouvrir ainsi dans une âme une source jaillissante de vie, de sanctification et de salut,

Désormais, nous comprenons mieux pourquoi la vie chrétienne est bien, selon l'expression de saint Paul, une « *acquisition du Christ* (5) » dans toute la force du terme. Laissons donc volontiers à d'autres, comme l'Apôtre, les biens terrestres, les vanités du monde, les dignités et les honneurs : nous avons en nous, si nous sommes en état de grâce, la Beauté personnelle de Dieu qui est son Verbe;

(1) Joan., XIV, 20. — (2) Ibid., XVII, 26. — (3) Ibid., XVII, 23. — (4) Rom., VIII, 10. — (5) Phil., III, 8.

nous avons la Voie, nous avons la Vérité, nous avons la Vie.

*
* *

Saint Thomas avait dit : « Le Christ est notre fin (1). » Reprenant et développant cette pensée, le Bienheureux Jean Eudes s'était attaché à démontrer, l'Écriture en main, que Jésus « est notre centre et notre paradis, et qu'il doit être notre unique objet (2) ». Il était impossible qu'une spiritualité aussi nettement orientée vers la Personne du Verbe passât sous silence son adorable présence dans les âmes justes. De fait, cette vérité y occupe une place très importante : elle est la conclusion d'un des chapitres les plus fondamentaux du *Royaume de Jésus*, celui-là même dont nous venons de citer le titre. « Souvenez-vous de temps en temps, écrit le Bienheureux, que vous êtes devant Dieu et dedans Dieu même; *que Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon sa divinité, vous environne de tous côtés, voire qu'il vous pénètre et vous remplit tellement qu'il est plus en vous que vous-même; qu'il pense continuellement à vous, et qu'il a toujours les yeux et le cœur tournés vers vous.* »

Ce conseil du P. Eudes n'a rien perdu de son opportunité. Combien d'âmes justes, fascinées par les bagatelles dont notre siècle est si fécond, ne songent presque jamais à se tourner, avec une foi ardente, vers la Personne sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Chriss, qui est en elles et qui les entoure de son amour immuable et infini ! La vie spirituelle leur paraît souvent abstraite et difficile, précisément parce qu'elles vivent en dehors de ce fond intime où elles trouveraient le divin Soleil qui réchauffe et fortifie. N'y a-t-il pas là un mépris implicite de ces richesses du Christ

(1) *Com. in Canticum Canticorum*, Expos. altera, c. I.
(2) *Royaume de Jésus*, I^re^ partie, § VII, p. 114.

si magnifiques et si sublimes que l'Apôtre les déclarait « incompréhensibles (1) »? Tout en ne négligeant pas les notions spirituelles théoriques, il faut de plus en plus recommander aux âmes cette spiritualité concrète et évangélique, cette vie avec Jésus et en présence de Jésus si ardemment préconisée par le Bienheureux et par les autres grands maîtres du XVII^e^ siècle. L'un de ceux-ci, Bossuet, s'adressant au chrétien en état de grâce, lui disait avec une concision singulièrement énergique : « Crois seulement, mais d'une foi vive : tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même. Que Dieu t'écoute de près ! Il est en toi, il y demeure, il y règne : *Son Fils y est avec lui... Il l'envoie continuellement de son sein dans le tien* (2). »

*
* *

Ce premier mode de présence de Jésus en nous selon sa divinité est un aliment d'autant plus précieux pour notre vie spirituelle que, comme le dit saint Thomas d'Aquin, « tout ce qui appartient à la divinité est, de soi, souverainement apte à exciter notre amour et, par voie de conséquence, notre dévotion (3) ».

Pourtant, il faut bien l'avouer, — et c'est encore le saint Docteur qui parle — « à cause de notre faiblesse native, nous avons besoin d'être introduits à l'amour de Dieu par les objets sensibles : et parmi ceux-ci le premier et le principal, *c'est l'humanité du Christ* : voilà pourquoi tout ce qui se rapporte à cette humanité sainte a une vertu toute spéciale pour exciter notre dévotion ».

Aussi, en raisonnant d'après ces principes, ne nous

(1) Ephes., III, 8.
(2) Cf. *Méditations sur l'Évangile*, 93^e^ jour.
(3) Cf. S. Thom., II^a^ II^ae^, q. 82, a. 3, ad 2.

étonnons-nous pas que le Fils de Dieu, dans son extrême indulgence pour notre faiblesse et afin de gagner plus facilement notre amour, ait voulu se rendre présent au cœur de l'homme, non seulement par sa divinité, mais par sa divinité et son humanité à la fois. C'est là le second mode de présence de Jésus, sa présence eucharistique, qui se vérifie en nous au moment de la sainte communion et qui persévère tant que les saintes Espèces ne sont pas corrompues. Cet admirable et nouveau bienfait du Sauveur jetait le Bienheureux Père Eudes dans de véritables transports d'amour et d'enthousiasme : « O Jésus, ô mon Dieu, ô mon Créateur, mon Sauveur, et mon souverain Seigneur, quelle merveille est ceci? Quoi! que j'aie maintenant et véritablement dans le sein de mon âme celui qui est résident de toute éternité dans le sein du Père! Que je porte dans mes entrailles ce même Jésus que la très sainte Vierge a porté dans ses très pures entrailles! Que ce très aimable Cœur de Jésus, sur lequel le disciple bien-aimé a reposé et qui a été transpercé du coup de lance dans la croix, soit maintenant reposant dedans moi et tout proche de mon cœur! Que sa très sainte âme soit vivante dans mon âme! Que toute la divinité, toute la très sainte Trinité, tout ce qu'il y a de plus admirable dedans Dieu, et tout le paradis, soit venu fondre dedans moi, très chétive et très indigne créature! Ah, Dieu, quelles miséricordes, quelles faveurs (1)! »

Nous voudrions pouvoir citer en entier cette admirable élévation qui donne une si haute et si suave idée de la présence eucharistique de Jésus dans les âmes : nous ne le pouvons pas. Nous conseillons du moins aux personnes pieuses d'aller la chercher dans le *Royaume de Jésus*, pour en faire, de temps en temps, la lecture après la sainte

(1) Cf. *Royaume de Jésus*, I^re^ partie, § XX, p. 142.

communion. Nous la recommandons d'une façon plus spéciale aux élèves des collèges et des pensionnats : très claire et très affectueuse, cette élévation remet doucement l'esprit des jeunes communiants en présence de Jésus à un moment où, malgré la sainteté de l'action qui vient d'être posée, les distractions sont toujours possibles et parfois fréquentes. C'est en lisant ces effusions de piété du Bienheureux envers Jésus-Hostie, que l'on se rend compte d'une façon très nette de sa tendre dévotion à la sainte Eucharistie et que l'on se prend à le considérer comme l'un des plus grands partisans, avant l'heure, du mouvement qui entraîne les âmes vers le sacrement de l'autel.

*
* *

Que si, maintenant, nous rapprochons l'un de l'autre les deux modes de présence de Jésus dans les âmes, dont nous venons de parler, nous découvrirons entre eux, à la lumière de l'Évangile, une connexion fort touchante. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

De la part du divin Maître, il y a donc la ferme volonté, sans repentance possible, de rester présent, par sa divinité, à l'âme juste. Par contre, celle-ci garde toujours la possibilité de se séparer de Jésus; et, à la pensée de sa propre liberté, capable sans doute des plus beaux élans, mais aussi des plus lamentables chutes, elle se sent, si elle est fervente, tourmentée au plus intime d'elle-même. Elle voudrait tant ne jamais perdre l'affectueuse présence du Fils de Dieu !

Dans l'immense bonté de son Cœur, Notre-Seigneur a apporté à cette inquiétude la plus douce consolation par ces divines paroles, qui désignent clairement la sainte communion comme l'infaillible moyen pour nos âmes de

Le garder toujours présent en elles : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang *demeure en moi, et moi en lui* (1). »

Cette permanence de Jésus en nous ne peut pas s'entendre de son humanité sainte, car la présence de celle-ci, nous l'avons dit, ne dure qu'autant que les espèces eucharistiques elles-mêmes. Il s'agit donc de sa demeure en nous par sa divinité et des effets de grâce qui en sont la conséquence.

Que la sainte communion soit la cause et le gage de la persévérance de cette habitation du Fils de Dieu dans les âmes, cela n'a pas de quoi nous étonner. La grande et unique condition fixée par Notre-Seigneur, c'est l'amour. « Si quelqu'un *m'aime*... nous ferons notre demeure en lui. » Or, la sainte communion nous préserve efficacement du seul ennemi qui puisse ruiner en nous l'amour de Dieu : le péché mortel. Jésus lui-même l'a dit : « Voici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, *il ne meure point* » ; ce qui ne peut s'entendre, observe saint Thomas, de la mort corporelle, mais bien de la mort spirituelle qui est le fruit du péché (2).

D'autre part, née un jour de l'immense charité du Cœur de Jésus et la symbolisant à merveille, l'Eucharistie nous excite à rendre amour pour amour.

Enfin, par la grâce dont elle est le véhicule, elle nous enracine, autant du moins que cela est possible ici-bas, dans le bien et dans le saint amour.

Il semble donc certain que l'âme qui communie souvent et qui communie bien est assurée de garder l'amour de Dieu et, par conséquent, la douce présence en elle du Fils de Dieu. Aussi, bénissons le saint Pontife qui en facilitant,

(1) Joan., IV, 57.
(2) Cf. S. Th., III^{a}, q. 79, a. 6.

par des décrets sauveurs, l'accès des fidèles au banquet eucharistique, leur a facilité du même coup la persévérance dans l'union avec Jésus.

Le Bienheureux Jeau Eudes avait raison d'écrire : « Le monde dans lequel nous vivons est Jésus-Christ » ; et notre vie de la terre, pendant laquelle, grâce à l'amour de Dieu et à la sainte communion, source de cet amour, le Bon Maître nous est toujours présent, est bien l'image et comme le noviciat de la vie du ciel. Notre foi qui l'adore en nous sans le voir trouvera sa récompense et son couronnement dans l'éternelle vision de son ineffable Beauté.

II. — L'exercice de la Présence de Jésus

Si Jésus, dans le saint Évangile (1), nous révèle sa présence au plus intime de nos âmes, quand elles sont en état de grâce, c'est pour que nous pensions à lui et que nous l'aimions. « C'est là, dit saint Thomas, le privilège de la grâce de rendre Dieu présent en nous *comme un objet de connaissance et d'amour* (2). » Le Père Eudes l'avait bien compris. Aussi, immédiatement après avoir exposé la continuelle pénétration de l'âme juste par Jésus, le Bienheureux ajoutait :

« Que cela vous excite à penser à lui, sinon toujours, au moins à ne laisser pas écouler une heure entière *sans élever votre esprit et votre cœur vers lui* par quelqu'une des élévations suivantes, ou par quelques autres semblables qu'il plaira à son divin Esprit vous inspirer (3). »

Nous ne pouvons transcrire toute la série de ces magni-

(1) Cf. Joan., XIV, 23.
(2) Cf. S. Th., I^a, q. 8, a. 3, ad 4.
(3) Cf. *Royaume de Jésus*, I^re partie, § VIII, p. 117.

fiques oraisons jaculatoires, mais nous tenons pourtant à en citer quelques-unes, car elles sont une parfaite expression de la ferveur de cœur du Bienheureux et peuvent faciliter à certaines âmes l'élan vers Jésus :

« O Jésus, ô bon Jésus! ô l'unique de mon cœur! ô le bien-aimé de mon âme!

« O mon Jésus, soyez-moi Jésus!

« O la vie de mon âme, ô le roi de mes amours, vivez et régnez en moi parfaitement!

« O Jésus, je vous offre tout l'amour du ciel et de la terre!

« O Jésus, je vous donne mon cœur remplissez-le de votre saint amour! »

Cette sainte habitude de faire sans cesse des actes de foi, d'espérance et de charité envers Notre-Seigneur présent, selon sa divinité, au fond de l'âme juste, tel est donc, d'après le Père Eudes, l'exercice de la présence de Jésus. Il en a souligné lui-même la facilité et la douceur en ces termes (1) :

« Certes si nous aimons véritablement ce très aimable Sauveur, nous devons mettre tout notre consentement à penser à lui, et à élever souvent notre esprit et notre cœur vers lui. Ce qui peut se faire sans aucune peine ni bandement d'esprit *mais très facilement et très doucement*. Car, avec sa grâce qui ne manque jamais de son côté, et avec un peu de soin et de fidélité de notre part, *on contracte une telle habitude dans cette sainte pratique, que cela passe quasi en une autre nature.* »

Ces délices de l'exercice de la présence de Jésus, le Bienheureux les avait pleinement goûtées. L'on s'en aperçoit déjà quelque peu à la façon dont il en parle, mais l'on en est absolument convaincu après la lecture des lignes

(1) *Royaume de Jésus*, VI[e] partie, § XIX, p. 453.

qui font suite à celles que nous venons de citer et où le Père Eudes, selon le témoignage formel du P. Hérambourg, parle de lui-même sous le voile, assez transparent d'ailleurs, de l'anonymat.

« Pour preuve de cela, je vous dirai avec vérité que je connais un ecclésiastique, dont le nom soit écrit au livre de vie, qui, par l'usage fréquent de cet exercice, en est venu à ce point *qu'il lui est facile, même en prenant sa réfection, de faire actuellement presque autant d'actes d'amour vers Jésus qu'il met de morceaux en sa bouche*; ce qu'il fait non seulement sans bandement d'esprit et sans aucune peine ni incommodité de sa santé, mais même *avec une telle facilité et douceur que cela ne l'empêche point de parler et de se récréer honnêtement et par charité avec le prochain, lorsqu'il est en compaguie et que l'occasion s'en présente.* »

Ces aveux nous font comprendre pourquoi le *Royaume de Jésus* et, en général, tous les ouvrages du Père Eudes renferment tant d'élévations et d'actes d'amour vers Notre-Seigneur. On parle et on écrit comme l'on pense et comme l'on sent; or toutes les pensées et tous les sentiments du Bienheureux étant, comme nous venons de le voir, orientés vers Jésus, cette tendance devait nécessairement se manifester dans ses livres : ceux-ci ne sont qu'un reflet de sa belle âme. Et si sainte Thérèse a pu dire : « Plus une âme est avancée dans la vie spirituelle, *plus elle vit dans la compagnie de notre Bon Maître* », l'on voit immédiatement à quelle sublimité d'amour était parvenue l'âme du Père Eudes, si continuellement et si ardemment unie à son Jésus.

*
* *

Nous venons de voir avec quelle insistance le Bienheureux recommandait aux âmes justes les continuelles aspi-

rations vers Jésus demeurant en elles par sa divinité. C'est avec une ardeur de zèle toute pareille qu'il leur enseignait les saints exercices d'amour, de louange et de glorification au regard du même Jésus présent en elles sous les espèces eucharistiques. Nous avons déjà fait allusion aux élévations qu'il leur suggère à cette fin avant et après la sainte communion : nous y renvoyons le lecteur. Ce que nous voudrions souligner ici, c'est la pressante sollicitude avec laquelle le Père Eudes, discernant d'une façon très spéciale dans l'humanité du Sauveur son Cœur palpitant d'amour, suppliait les communiants de le contempler présent au plus intime d'eux-mêmes et de lui adresser cette invocation : « *Cor Jesu, purifica me, illumina me, accende me.* O Sacré-Cœur de Jésus, purifiez-moi, illuminez-moi, embrasez-moi » (1).

Ce regard de prédilection jeté sur le divin Cœur de Jésus en cet instant solennel où il se donne à nous dans toute son adorable réalité pourrait s'appeler : *l'exercice de la Sainte Présence du Sacré-Cœur*. Il est bien légitime d'ailleurs, puisque depuis trois siècles Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lui-même et par son Église, a fixé l'attention des hommes sur son propre Cœur plus que sur n'importe quelle autre partie de son humanité sainte, et il a pour nous le grand charme d'être en parfaite harmonie avec les tendances spirituelles les plus intimes de nos âmes contemporaines si passionnément éprises de ce Divin Cœur.

*
* *

Si l'exercice de la Présence de Jésus, avec les diverses formes qu'il revêt et que nous venons de décrire, était une

(1) Cf. *Le Cœur admirable de la Très Sacrée Mère de Dieu*, l. I, c. v, p. 112.

faveur extraordinaire réservée à quelques privilégiés, nous aurions évité d'en parler avec tant d'insistance. Mais puisqu'il n'est, en somme, dans la pensée du Bienheureux Père Eudes, qu'une *incessante répétition d'actes de foi, d'espérance et de charité*, il peut être le pain quotidien de toutes les âmes en état de grâce. Chacune d'elles peut s'écrier avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, *c'est le Christ qui vit en moi*; et en tant que je vis maintenant dans la chair, *je vis une vie de foi au Fils de Dieu* qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi » (1). Sans doute, dans bien des âmes, ce regard amoureux jeté sur Jésus, cette constante préoccupation de vivre en sa compagnie et de sacrifier, dans ce but, bien des regards qu'elles pourraient jeter sur les créatures et bien des sollicitudes qu'elles pourraient leur consacrer, trouvent souvent leur récompense, dès ici-bas, dans des goûts, des suavités, des étreintes très spéciales et très douces. Mais tout cela *n'est pas essentiel à l'exercice de la Présence de Jésus*. Au milieu des aridités les plus désolantes, des difficultés intérieures et extérieures les plus grandes, et même à cause de tout cela, l'âme juste peut toujours, par des actes de foi, d'espérance et d'amour, se réfugier en Jésus comme en son paradis.

*
* *

Allons plus loin encore. Non seulement l'exercice de la Sainte Présence de Jésus n'est pas une faveur réservée à quelques âmes d'élite, mais il a *avec la vie chrétienne en général des attaches profondes et nécessaires*. Cette vérité nous apparaîtra en pleine lumière, si nous songeons que la charité, c'est-à-dire *le résumé de la loi, le lien de la perfection*, établit entre Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'âme

(1) Cf. Gal., II, 19-20.

un amour d'amitié. Saint Thomas le prouve excellemment dans la *Somme Théologique* (1) en basant son raisonnement sur la parole du Divin Maître : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais *mes amis*. » — « O très cher Jésus, s'écriait le P. Eudes, vous êtes le plus grand de mes amis... »

Or il n'y a rien d'aussi propre et d'aussi spécial à l'amitié — l'expérience universelle l'affirme — que le désir de vivre en compagnie de la personne aimée. Les personnes qui aiment ont leur esprit et leur cœur concentrés sur l'objet de leur amour, et parfois avec une telle intensité qu'elles en arrivent à ignorer tout ce qui n'est pas lui, surtout quand il leur est présent.

Que si donc nous aimons Notre-Seigneur d'un amour d'amitié, cet amour même, par son propre poids, nous pousse à penser sans cesse à Lui; et l'exercice de la Présence de Jésus se révèle à nous, non pas comme une de ces mille petites pratiques arbitrairement forgées par de pieuses imaginations en quête de nouveautés, *mais comme la conséquence toute naturelle de la vertu qui est à la base même de la vie chrétienne* : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de *tout ton cœur*, de *toute ton âme*, de *tout ton esprit*, de toute ta force. C'est là le premier commandement (2). »

Aussi ne nous étonnons-nous pas qu'un homme du monde, qui vivait dans le monde, mais tout en aimant beaucoup Jésus, Augustin Cochin, ait pu écrire ces lignes enflammées :

« Vous, philosophes, vous ne pouvez comprendre combien nous l'aimons et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours là, devant nos yeux, en quelque sorte la main sur notre épaule, au travail et pendant le repos, à la tribune et

(1) Cf. S. Th., II^{a} II^{ae}, q. 23, a. 1.
(2) Cf. Marc, XII, 30.

au comptoir, à table ou à notre chevet. *Tout chrétien qui sait ce qu'il croit, vit en présence et en compagnie de Jésus-Christ.* »

Nous comprendrons d'ailleurs mieux encore les relations intimes qui existent entre la sainte pratique de la Présence de Jésus et la vie chrétienne, si nous songeons que celle-ci, de par son essence même, n'est qu'une imitation de la vie du Christ. Or pour copier ce divin modèle, il faut de toute nécessité le contempler; et pour le copier tous les jours et à tous les instants, il faudrait, tous les jours et à tous les instants, vivre en sa présence. Il y a tant d'aspects, tant de nuances dans cette figure idéale de Jésus! et même si notre choix s'arrête à l'un de ses traits pour essayer de le reproduire en nous, notre esprit y découvre tant de finesse et de beauté qu'il a sans cesse besoin de se remettre en face du modèle. C'est ce qu'avait fort bien compris le Bienheureux Jean Eudes, et voilà pourquoi, au zèle qu'il mettait à rappeler aux chrétiens que leur vie doit être une image de celle du divin Maître, correspondait une égale ardeur à leur recommander l'exercice de sa sainte Présence.

*
* *

De ces quelques idées que nous venons d'exposer se dégage une conclusion qui peut s'exprimer sous la forme d'un examen de conscience. La foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus dont l'une des tâches, et non la moins belle, est de s'exercer sur l'adorable Personne de Jésus présente dans nos cœurs par la grâce et par la sainte communion, se livrent-elles, en nous, avec assez d'intensité et de persévérance à cet exercice? Nous voulons *l'intimité avec Notre-Seigneur* : c'est bien. Mais parfois nous entendons par là je ne sais quelles communications extraordinaires et sensibles avec Lui, et nous ne songeons pas à

l'intimité profonde, toujours à notre disposition, établie entre Lui et nous par la mise en œuvre des vertus théologales. Tout d'abord, croyons donc en Jésus, et en Jésus hôte et ami de notre âme : espérons en Lui ; aimons-Le avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. Reposant sur ces solides fondements, l'édifice de notre perfection s'élèvera plus rapidement et plus sûrement vers le ciel ; et Jésus lui-même saura bien lui donner de splendides couronnements.

III. — Les obstacles a l'exercice de la Présence de Jésus

Beaucoup de très bonnes âmes, s'exagérant à elles-mêmes la longueur de leurs ailes, s'étonnent et s'attristent de ne pouvoir, malgré leurs sincères efforts, demeurer dans une contemplation continuelle du Fils de Dieu présent en elles. Elles ont tort, et saint Thomas les reprend et les console à l'avance, en leur faisant remarquer que « l'esprit humain, à cause de sa faiblesse native, ne peut pas se maintenir longtemps sur les hauteurs de la contemplation de Dieu (1) ». Mais il n'en reste pas moins vrai que la pensée et le souvenir de Jésus seraient beaucoup plus familiers à un très grand nombre de chrétiens, si ceux-ci ne leur opposaient les deux obstacles dont nous voudrions entretenir nos lecteurs : *la trop grande préoccupation de soi, et la vie extérieure et dissipée.*

*
* *

Tout d'abord il semble évident qu'une âme dont l'unique souci, pour ainsi dire, est de penser à elle-même,

(1) Cf. S. Th., II^{a} II^{ae}, q. 83, a. 13, ad 2.

d'avoir confiance en elle-même, de mettre en elle-même ses complaisances, se sentira peu portée à cette fréquente répétition d'actes de foi, d'espérance et d'amour envers Jésus, qui constitue l'exercice de sa sainte Présence, comme nous l'avons vu précédemment. Oubliant la parole de l'Apôtre (1) : « Personne d'entre nous ne vit pour soi », et ressemblant de très près aux enfants qui ont toujours le « moi » à la bouche, cette âme restera enfant au point de vue spirituel et n'arrivera pas à la maturité de perfection que lui procurerait la familiarité avec Jésus, précisément parce que ce saint commerce est réservé aux cœurs assez peu préoccupés d'eux-mêmes pour ne songer qu'aux désirs et aux intérêts de leur Bien-Aimé. Beaucoup de personnes pieuses, et même beaucoup de personnes consacrées à Dieu, pourraient s'examiner avec fruit sur cet attachement — très subtil d'ailleurs et souvent inconscient — à leur esprit propre, à leur volonté propre, à leurs petites manières de voir et de faire, qui les tient continuellement recroquevillées sur elles-mêmes et les empêche de penser au Bon Maître avec la fréquence et l'intensité de ferveur qu'il est en droit d'attendre d'elles. C'est ce que M. le chanoine Saudreau, dans son beau livre intitulé : *La voie qui mène à Dieu*, appelle si justement « l'amour-propre chez les gens de bien (2) ». Dans le même ouvrage, il décrit ainsi la fiévreuse préoccupation d'elle-même qui, dès son réveil, assaille l'âme égoïste :

« Déjà elle se plaint, car l'âme tout occupée d'elle-même croit avoir beaucoup à se plaindre; elle se plaint de ses travaux, comme si elle était seule à travailler; elle se plaint de ses malaises, elle se plaint de la froideur de ses supérieurs, de l'indifférence de ses égaux, de l'ingratitude de ceux à qui elle rend service ; elle n'est pas aimée,

(1) Rom., XIV, 7 et 8.
(2) pp. 122 et sq.,

elle n'est pas soutenue, elle n'est pas aidée, elle n'est pas récompensée de ses peines, elle, toujours elle! (1) »

Comment avec de telles dispositions, surtout si elles sont devenues des habitudes, pourrait-on se sentir incliné à s'élancer fréquemment, par la pensée et par l'amour, vers Jésus?

A cette égoïste concentration en soi-même, la spiritualité du Bienheureux Jean Eudes s'oppose, pour ainsi dire, de tout son poids. Jésus mêlé sans cesse à la vie des âmes, et celles-ci à leur tour vivant de Lui, vivant en Lui et fixant sans cesse sur Lui une attention pleine d'amour : c'est bien là toute la substance du livre proposé par le Bienheureux aux chrétiens comme manuel de vie intérieure : le *Royaume de Jésus*.

Mais, qu'on y prenne garde, à la base de cette recherche passionnée de Jésus, de ce désir de vivre en sa présence, le pieux écrivain place le renoncement à soi-même et enseigne en détail les moyens de le pratiquer (2). Pour vivre les pages où il retrace les incessantes aspirations de l'âme fervente vers son Bien-Aimé, il faut d'abord avoir vécu celles où il analyse « *la perfection du dégagement chrétien* », celles aussi où il déclare que « tous les chrétiens, de quelque état et condition qu'ils soient, doivent être *toujours préparés à souffrir le martyre pour Jésus-Christ* ». Et enfin, si son âme à lui, cette âme qui palpite à travers toutes les pages du livre dont nous parlons, ne se lassait pas de contempler Jésus, n'était-ce pas précisément parce que, parfaitement détachée d'elle-même, elle pouvait librement s'élancer vers Lui? A la pensée de cette liberté parfaite d'aimer Jésus et de jouir de Lui obtenue par le parfait renoncement, le Bienheureux s'abandonnait à de véritables transports d'enthousiasme.

(1) *La voie qui mène à Dieu*, pp. 135 et 136.
(2) Cf. *Royaume de Jésus*, II[e] partie, § IX, p. 184.

« Ah ! s'écriait-il, quels contentements, quelles suavités à une âme qui peut dire avec vérité : Mon Dieu, me voilà libre et détachée de tout ! Qui me pourra empêcher maintenant de vous aimer parfaitement? Voilà que je ne tiens plus à rien : tirez-moi maintenant après vous, ô mon Jésus, *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum.* Ah ! quelle consolation à une âme qui peut dire avec la sainte Épouse : « Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis toute à lui » ; et avec Jésus : « *Omnia mea tua sunt, et tua mea sunt* : Tout ce qui est à moi est à vous, ô mon Sauveur, et tout ce qui est à vous est à moi (1). »

*
* *

Le second très grave obstacle à l'exercice de la Présence de Jésus, c'est, disions-nous, la *vie extérieure et dissipée.* Ce sont, par exemple, pour reprendre les expressions si pénétrantes de Bourdaloue, « certains divertissements où le cœur se répand trop au dehors; certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit; certaines liaisons d'amitié, qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être tout occupés; les conversations inutiles, qui nous remplissent l'imagination de bagatelles ; les soins superflus, qui nous embarrassent; mille affaires où nous nous engageons; mille sujets de distractions que nous nous attirons (2) ». Et puis, de nos jours, même dans les milieux chrétiens, on veut tout regarder et tout lire; et ainsi l'on emmagasine en soi-même une foule d'images contraires à la sainte image de Jésus, images vaniteuses contraires à son humilité, images peu chastes contraires à sa pureté, images troublantes contraires à son calme

(1) Cf. *Royaume de Jésus,* II[e] partie, § x, p. 190.
(2) *Considération sur l'exercice de la Présence de Dieu.*

et à sa paix. Le souvenir du Maître, sans disparaître tout à fait, perd de sa netteté; le regard s'éloigne peu à peu de « Celui qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera éternellement (1) », pour se fixer sur des ombres qui passent.

Ces âmes légères de chrétiens affadis font songer à ce jeune homme de l'Évangile qui, pour s'être attaché à des avantages extérieurs, avait dû renoncer à la sainte familiarité avec Jésus; comme lui aussi, elles portent en elles-mêmes, parfois sous des bijoux précieux et de somptueuses parures, l'incurable mélancolie de tous ceux qui dispersent sur des riens un esprit fait pour penser à Jésus et un cœur fait pour l'aimer. Même dans les communautés religieuses, que de personnes se privent des douceurs et des consolations qu'apporte avec elle la pensée habituelle de Jésus, pour cette très évidente raison que, se permettant toutes sortes de petites curiosités, toutes sortes d'imperceptibles attachements à la créature, toutes sortes de menus désirs, partiellement réalisés, de vie en dehors du cloître et en dehors d'elles-mêmes, elles se mettent ainsi dans l'impossibilité de s'élancer vers Notre-Seigneur avec spontanéité et aisance! Si, voulant jouir de la contemplation des traits d'une personne, nous tournions sans cesse la tête de droite à gauche, nous n'arriverions pas, j'imagine, au résultat désiré. De même, si, ayant l'intention de demeurer par la foi en présence de notre Jésus, nous tournons continuellement notre esprit et notre cœur vers les créatures, nous tomberons dans la même conséquence et dans la même impossibilité d'atteindre notre but. Certaines âmes se plaignent amèrement de ne pouvoir concentrer leur attention sur Jésus : *ne serait-ce pas parce que quelque créature, trop caressée et trop aimée, constitue entre elle et Lui une sorte d'écran*? Aussi, quand parfois, sous

(1) Hébr., XIII, 8.

l'action de la grâce ou à la suite de souffrances et d'épreuves toutes providentielles, elles se déprennent des très subtils filets dans lesquels le monde et le démon les avaient enlacées quelque peu et renoncent à leurs petites idoles, elles commencent à se tourner vers Jésus avec une attention inconnue jusqu'alors et font volontiers de Lui l'objet de leurs pensées et de leur amour. Supprimons l'écran, et nous vivrons plus facilement en la douce compagnie de notre bon Sauveur.

Mais aussi, à qui veut se livrer pleinement à cet exercice de la sainte Présence de Jésus, il est nécessaire de vivre, même au milieu du monde dans un continuel esprit de retraite. C'est là, n'en doutons pas, *l'esprit même du christianisme* : le Bienheureux Jean Eudes en trouvait la devise et le programme dans ces paroles de Notre-Seigneur lui-même : *Manete in me.* Demeurez en moi. Et ce n'était pas seulement à quelques mystiques moniales, mais à tous les chrétiens sans exception, qu'il suggérait cette suave prière :

« O mon bien-aimé Jésus, je me donne à vous pour porter l'effet de ces paroles de votre Apôtre ; « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » *Cachez-moi et m'ensevelissez tout avec vous dedans Dieu.* Ensevelissez mon esprit, mon cœur, ma volonté, ma vie et mon être dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre volonté, dans votre vie et dans votre être, afin que je n'aie plus d'autres pensées, d'autres désirs et affections, d'autres sentiments et dispositions que les vôtres (1). »

Volontiers le Père Eudes eût répété à tous les gens du monde ce que Bossuet écrivait au maréchal de Bellefonds :

« Tenez-vous ferme, Monsieur, *embrassez Jésus-Christ et sa retraite : goûtez combien le Seigneur est doux...* »

(1) Cf. *Royaume de Jésus*, VII[e] partie, § XXIX, p. 554.

Mais en même temps, pour leur apprendre les moyens pratiques d'arriver à cette bienheureuse vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, le saint homme, dans le *Royaume de Jésus*, consacrait de nombreuses pages à la retraite annuelle, à la retraite du mois et à plusieurs autres exercices dont le but n'est, en somme, que de séparer peu à peu le cœur de l'homme de tout l'extérieur et le sensible, pour l'établir et l'enraciner en la pensée et en l'amour de Notre-Seigneur.

Le même saint Paul qui, dans la joie de son âme, s'écriait : « C'est Jésus-Christ qui vit en moi », constatait avec douleur, au plus intime de lui-même, des inclinations déréglées, qui auraient pu l'éloigner de ce Jésus si beau et si bon. Reprenant les idées de l'Apôtre comme base de ses spéculations, notre belle théologie catholique exalte sans doute à nos propres yeux l'inhabitation toute d'amour du Fils de Dieu en nous, mais en même temps elle a grand soin de nous faire toucher du doigt nos malheureuses tendances à l'amour-propre et à la dissipation qui, comme nous venons de le voir, en nous orientant vers nous-mêmes et vers les créatures, nous empêchent de nous tourner amoureusement vers l'Hôte invisible de nos âmes. Que si donc nous voulons pratiquer avec fidélité l'exercice de la sainte Présence de Jésus, nous devrons de toute nécessité, avec l'aide de la grâce, et en profitant des conseils du Bienheureux Jean Eudes, *lutter énergiquement contre l'amour-propre par le renoncement, et contre la dissipation par le recueillement.* Telle est la conclusion pratique de cet article. Elle fait apparaître, à l'horizon de notre vie, bien des sacrifices ; et il nous semble entendre de nouveau Bourdaloue nous dire en nous montrant les idoles à abattre : « Il faut retrancher tout cela, parce que tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. » Mais une pensée nous console, et ineffablement :

c'est qu'ici-bas sur le chemin de la Croix l'on rencontre Jésus.

IV. — Les fruits de l'exercice de la Présence de Jésus.

Saint Jean de la Croix a écrit : « Quelle sublime et vivante image n'était pas notre adorable Sauveur en sa vie mortelle? Et cependant ceux qui n'avaient pas la foi, bien qu'ils vécussent en sa sainte compagnie et contemplassent sans cesse ses œuvres incomparables, *ne profitaient aucunement de sa divine présence* (1). » Toute proportion gardée, ne pourrait-on pas dire la même chose de beaucoup de chrétiens de nos jours? Tout en ayant Jésus présent en eux par la grâce sanctifiante et par la sainte communion, ils ne retirent pas de cette adorable présence tout le profit spirituel qu'ils pourraient en retirer faute précisément d'une foi assez vive. Et pourtant qu'ils sont délicieux et salutaires, les fruits de confiance, de joie et de sainteté qui naissent de l'attentive et amoureuse considération de cette vérité : Jésus est en moi! Aussi essayerons-nous, dans ce dernier article, de les bien mettre en relief.

*
* *

On vit trop parfois comme si on était seul. Si, à la lumière de la foi, les âmes justes réfléchissaient qu'en elles-mêmes réside Celui dont toutes les pages de l'Évangile nous retracent la tendresse et que saint Paul appelle « notre grand Dieu et Sauveur, le Grand Prêtre miséricordieux et fidèle, l'auteur du salut éternel », leur vie ne serait-elle pas un perpétuel cantique de confiance et

(1) Cf. *Montée du Carmel*, l. III, c. xxxv.

d'abandon? Evidemment il n'y a pas lieu de blâmer certaines craintes spontanées, certaines appréhensions soudaines, certaines agitations provoquées par des événements imprévus, par des oppositions inattendues, par de perfides trahisons qui tout d'un coup sortent de l'ombre et éclatent au grand jour. Malgré tout, si, dans ces circonstances, au lieu d'entretenir plus ou moins volontairement tout ce monde d'impressions, de les exagérer avec les verres grossissants de l'imagination et, pour ainsi dire, de les ruminer sans cesse avec amertume, les âmes se tournaient immédiatement vers le Bon Pasteur qui, du fond d'elles-mêmes, veille sur elles avec une infinie sollicitude, elles retrouveraient plus vite et plus facilement le calme et la paix.

Une grande cause de trouble et de découragement, c'est la tentation. Certaines personnes, par le fait d'être entrées dans la vie fervente ou d'avoir embrassé la vie religieuse, s'imaginent être déjà en Paradis : de là leur étonnement, et parfois même leur affolement, d'avoir à subir encore les assauts du démon, comme si la tentation était le péché. Désemparées, elles tombent dans une secrète mélancolie, bien souvent voisine du désespoir ou du moins cause permanente d'agitation et de crainte. C'est qu'elles n'ont pas songé à recourir à l'Hôte divin de leur pauvre cœur troublé et à mettre en pratique ce conseil du B. J. Eudes : « Lorsqu'il vous survient quelque mauvaise pensée ou quelque autre sorte de tentation, ne vous troublez point, mais tournez-vous avec confiance d'esprit et de cœur vers Jésus, pour vous humilier devant lui et pour lui demander force (1). » En sorte que la tentation ainsi supportée, loin d'éloigner de Jésus, est une nouvelle occasion de se rapprocher de Lui et de se jeter sur son Cœur. Que

(1) Cf. *Royaume de Jésus*, VI[e] partie, § XXIII, p. 458.

peut le démon? Que peut son satellite, le monde? Que peuvent ses complices, les trois concupiscences, avec toutes les faiblesses et les dérèglement intérieurs qu'elles engendrent, contre la Puissance et la Miséricorde infinies de notre Créateur et de notre Rédempteur présent en nous pour nous secourir et nous sauver? Il y a, nous semble-t-il, dans ces considérations, une source toujours jaillissante, mais pas toujours suffisamment exploitée, de confiance et d'espoir. Aux pauvres âmes tentées nous conseillerions volontiers l'habitude de se remettre incessamment, au plus fort de la tempête, en présence du Bon Maître par ce seul mot murmuré intérieurement avec ferveur : « Jésus! »

* * *

Bossuet nous a laissé cette belle pensée : « Emmanuel! Dieu avec nous; Dieu uni à nous; Dieu agissant en nous, comme dans une partie de Lui-même : c'est donc là le fondement de notre confiance (1). » Il aurait pu ajouter que cette douce vérité de la présence en nous de notre Emmanuel est également le fondement de notre joie. Si, d'une façon générale, la présence et la possession de l'objet aimé engendrent la joie (2), quelle délectation profonde ne devrait pas éprouver l'âme juste à cette pensée que le Fils de Dieu lui-même, avec toutes ses richesses, est présent en elle et possédé par elle! Nous croyons personnellement que l'une des grandes raisons de la « surabondance de joie » éprouvée par saint Paul et, après lui, par tant d'autres saints, au milieu des assauts les plus terribles de la chair, du monde et du démon, consiste précisément dans la satisfaction profonde qu'éprouvaient leur foi vive

(1) *Méditations sur la Cène*, II[e] partie, II[e] jour.
(2) Cf. S. Th., I[a] II[ae], q. 28, a. 5.

et leur ardent amour à rencontrer et comme à embrasser, au plus intime d'eux-mêmes, leur Maître adoré. Mais aussi, par voie de conséquence, nous croyons que très souvent les âmes ne ressentent pas les joies dont tressaillait le cœur des saints en raison de l'inertie et de la langueur de leur foi à l'égard de la Sainte Présence de Jésus. Et il semble bien que Notre-Seigneur lui-même s'étonne de la mélancolie à laquelle se laissent parfois aller les âmes justes, et qu'il leur redit comme autrefois aux Juifs (1) : « Les enfants de l'Époux peuvent-ils s'abandonner à la tristesse et aux pleurs, quand l'Époux est avec eux? » Que de personnes se plaignent des séparations et des deuils, lot pourtant de toute vie humaine ! Que d'autres se lamentent amèrement de n'être pas comprises et de n'être pas aimées ! La pensée que l'Époux divin se fait leur compagnon et leur ami leur apportera la paix et la consolation

Cette joie causée par l'inhabitation de Jésus dans l'âme chrétienne est particulièrement sensible chez les personnes qui, par la pénitence, recouvrent, en même temps que la grâce sanctifiante et la charité, cette présence de l'Ami toujours fidèle, dont, malgré tant d'ingratitudes et d'outrages, la miséricordieuse tendresse les accueille avec tant d'empressement et de bonté. Les religieuses de Notre-Dame de Charité, qui, de par leur quatrième vœu — cette création magnifique du B. P. Eudes — se consacrent, sur tous les points du globe, à la conversion des pauvres pécheresses, assistent bien souvent aux transports d'allégresse provoqués en celles-ci par la réapparition du Soleil divin après l'orage. De pareils moments leur font oublier toutes les peines et les difficultés de leur apostolat, et elles ne peuvent que répéter avec saint Bernard :

(1) Cf. Matth., IX, 15.

Jésus, espoir des âmes pénitentes,
Miséricorde de celles qui prient,
Tendresse de celles qui cherchent,
Vrai trésor pour celles qui vous trouvent!

Que si la présence de Jésus dans les justes par sa divinité leur cause tant de bonheur, il faut ajouter, pour être complet, que sa présence eucharistique en eux, au moment de la sainte communion, accroît encore leur contentement. Alors, dit Bossuet (1), « dans l'humanité, qui est à eux et en eux, ils trouvent la divinité qui lui est unie, et ils en peuvent jouir comme de leur bien ».

Bien avant lui, saint Thomas d'Aquin n'avait trouvé, pour exprimer la délectation qui dérive du sacrement d'amour, que ces termes si suggestifs : « L'âme s'est enivrée, pour ainsi dire, de la douceur de la bonté divine. *Quodammodo inebriatur dulcedine bonitatis divinae* (2). »

Et de son côté, saint Alphonse de Liguori enseigne nettement et sans ambages que cette « douceur spirituelle actuelle » est « *un effet infaillible de l'Eucharistie, si le communiant n'y met pas d'obstacle* ». Et il ajoute que cette suavité consiste « dans la promptitude de la volonté *à servir Dieu joyeusement, hilari animo* (3). »

Quelle déplorable erreur donc, et combien préjudiciable, que celle de ces âmes, qui, étant en état de grâce et ayant l'intention droite, n'osent pas s'approcher de la Sainte Table pour l'unique raison qu'elles se sentent troublées, découragées, tentées! Mais le grand remède à leurs langueurs serait précisément la présence en elles du Cœur qui réconforte et qui guérit. Comment ne le comprennent-elles pas? On dirait que, malgré son absolue généralité,

(1) *Méditations sur la Cène*, II[e] partie, LXI[e] jour.
(2) Cf. S. Th., III[a], q. 79, a. 1, ad 2.
(3) Cf. *Theol. mor.* (éd. Gaudé), l. XI, c. II, n. 269.

la parole du Bon Maître : « Venez à moi, *vous tous qui êtes dans le travail et l'affliction* », n'a pas été prononcée pour elles. Par contre, veut-on savoir le secret du bonheur qui, malgré les travaux, les difficultés et les contradictions, inonde tant d'âmes religieuses? bonheur si grand et si parfait, au dire de sainte Madeleine de Pazzi, que si les gens du monde en soupçonnaient l'intensité, ils escaladeraient les murs des monastères pour venir en prendre leur part? Il se résume et se condense en ces trois mots : « La Sainte Communion. » — « Quelle joie! s'écrient-elles avec le B. P. Eudes ; le Cœur de l'Homme-Dieu est à nous! »

La confiance et la joie, voilà donc les deux premiers fruits de l'exercice de la Sainte Présence de Jésus. Si précieux et si savoureux qu'ils soient, leur importance et leur douceur ne sauraient égaler celles du troisième fruit que cet exercice produit dans l'âme, lorsqu'elle s'y adonne avec zèle : nous voulons dire la sainteté. Être un saint sur la terre pour être un jour un saint dans le ciel, c'est là, en effet, le suprême idéal proposé à l'humanité par le Saint des saints, celui sans lequel tous les autres ne sont que vanité et néant. Et cette sainteté n'est autre chose, selon la belle doctrine de saint Thomas, que « l'application à Dieu de notre âme et de ses actes : *Sic ergo sanctitas dicitur per quam mens hominis seipsam et suos actus applicat Deo* (1). » Quand une âme, ornée de la grâce sanctifiante, des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, est ainsi, par le plus intime d'elle-même, orientée vers Dieu, et quand, d'autre part, par toutes ses pensées, par tous ses désirs, par tous ses actes, autant du moins que la chose est possible ici-bas, elle est comme tout appliquée à Le servir et à L'aimer, elle est sainte et déjà elle porte en elle

(1) Cf. S. Th., II^{a} II^{æ}, q. 81, a. 8.

l'effigie des Saints du ciel dont toute la vie n'est qu'une perpétuelle application à Dieu, sans interruption et sans entraves.

Or, à ce perpétuel élan des Bienheureux vers le Bien Suprême, y a-t-il un exercice de piété qui ressemble d'aussi près que l'exercice de la Sainte Présence de Jésus, cette incessante application au Dieu vivant présent en nous? Notre attitude à l'égard de Jésus n'y est-elle pas déjà, toute proportion gardée et dans les limites où nous le permettent notre faiblesse et les obscurités de la foi, l'attitude des Saints du ciel? Une fois de plus nous constatons la nature toute céleste de ce pieux exercice, ses attaches profondes avec la sainteté chrétienne, et par suite l'utilité de tout premier ordre qu'il présente pour notre âme. En vérité, nous serions étonnés de la ressemblance que, grâce à lui, la terre contracte avec le ciel, si nous ne songions que cette pauvre terre, par la vertu du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont elle est en quelque sorte imprégnée, n'est autre chose, dans les desseins d'amour et de miséricorde du Bon Dieu, qu'un paradis anticipé. Pourquoi faut-il que tant d'hommes ignorent ou méconnaissent cette vérité?

*
* *

Nous pourrions terminer sur ces pensées les quelques pages que nous venons de consacrer à la Sainte Présence de Jésus dans nos âmes. Toutefois, avant de mettre le point final, il nous plaît de faire remarquer la facilité et la douceur de la doctrine du Bienheureux que nous y avons exposée. Elle nous propose en effet, non pas des notions abstruses et difficiles, mais la Personne adorable de notre Sauveur, si belle et si attrayante pour toute âme baptisée et nourrie de l'Évangile et de l'Eucharistie. Elle nous fait

comprendre que le Jésus qui embrassait les enfants et qui se faisait le compagnon de route des disciples d'Emmaüs, est présent en nous par la grâce sanctifiante et par la sainte communion, et que, son Cœur n'ayant pas changé, il a pour notre petitesse toutes les condescendances et pour notre faiblesse toutes les sollicitudes. Elle nous fait voir plus clairement que, si l'une des joies les plus enivrantes de notre éternité consistera à contempler notre Divin Maître face à face et dans toute la splendeur de sa gloire, l'une des plus suaves consolations de notre pèlerinage terrestre est de le contempler, avec une foi vive et un ardent amour, intimement mêlé à notre vie de nature et de grâce et présidant, en les bénissant, à tous ceux de nos actes et à toutes celles de nos démarches qui peuvent lui être référés. Enfin, elle nous oblige à croire à l'amour immense du Sacré-Cœur de Jésus pour nous. Aussi, sous son influence, aimons-nous à répéter avec saint Bonaventure : « Oh ! très doux Seigneur Jésus, comme votre amour est admirable ! Vous n'arrivez pas à pouvoir vous séparer des hommes ! »

J. Gauderon, Eudiste.

TEXTES ANCIENS

Nos lecteurs se souviennent des deux articles publiés ici même l'an dernier sur la Vénérable Marie de l'Incarnation (Mme Martin), 1599-1672. On parle beaucoup depuis quelque temps de cette très grande mystique. Nous sommes heureux d'offrir un extrait d'une de ses œuvres les moins connues, un *Catéchisme*, que son fils, Dom Claude Martin, publia à Paris en 1683, sous le titre de *L'École sainte ou explication familière des mystères de la Foy*. Voici ce que la Vénérable elle-même raconte de la composition de ce livre : « Je fus mise, cinq ans après que j'étais religieuse — (au monastère des Ursulines de Tours) — au noviciat pour aider la maîtresse des novices. Mon office était de leur enseigner la doctrine chrétienne et de les y dresser pour les rendre capables des fonctions de l'Institut. Je le faisais avec un grand zèle, que Dieu me donnait, joint à la facilité que j'avais de m'énoncer sur les mystères de notre sainte foi. J'avais beaucoup de lumière là-dessus et je portais en mon âme une grâce de sagesse qui me faisait quelquefois dire ce que je n'eusse pas voulu ni osé avancer sans cette abondance d'esprit de Dieu... J'étais moi-même étonnée, lorsque je venais à la moralité, après avoir parlé des points de la foi, du grand nombre de passages de l'Écriture Sainte qui me venaient à propos. Je ne me pouvais taire et il fallait que j'obéisse à l'esprit qui me poussait pour lors. »

L'ouvrage est divisé en quatre parties qui expliquent le Symbole, les Commandements de Dieu, l'Oraison dominicale et les Sacrements. Voici quelques pages de la troisième partie : l'*Instruction VI de l'Oraison dominicale.*

Sur ces paroles : « Que votre Royaume vienne »

1. Ce que nous demandons à Dieu par cette prière est d'une telle importance, qu'il est comme la fin de la prédication de l'Évangile. Saint Jean, qui était le Précurseur de l'Évangile comme il l'était de Jésus-Christ, commença sa

prédication en disant : « Faites pénitence, parce que le royaume de Dieu s'approche » (1). Notre-Seigneur n'a pas pris un autre sujet quand il a commencé à prêcher, comme nous remarquons sur cet admirable Sermon qu'il fit sur la Montagne, où il proposa le Royaume de Dieu comme la fin de ce qu'il allait dire : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le Royaume des cieux leur appartient (2). » Et lorsqu'on le voulait retenir dans un lieu où il avait fait quelques miracles, il se retira disant : « Il y a d'autres villes où il faut que je prêche le Royaume de Dieu, car c'est pour cela que je suis envoyé (3). » Les Apôtres ont imité leur Maître, parce que ce divin Sauveur, les envoyant prêcher l'Évangile, il leur déclara tout ce qu'ils devaient faire et tout ce qu'ils devaient dire. Il leur dit, entre autres choses : « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit en cette maison ; et, en quelque ville que vous entriez, guérissez les malades et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche de vous (4). » Et un autre lui ayant demandé, pendant qu'il le suivait, d'aller ensevelir son père, il lui dit : « Allez, prêchez le Royaume de Dieu (5). »

Comme le Royaume ou règne de Dieu s'entend en diverses manières, quand nous faisons cette prière : Que votre règne vienne, nous demandons plusieurs choses bien différentes.

Par le Royaume de Dieu l'on entend généralement toutes les créatures qui dépendent absolument de Dieu comme de leur souverain ; car, comme le témoigne le Prophète : « Toutes les créatures de la terre sont en la puissance et en la main de Dieu (6). » Et Mardochée, affligé de l'oppression où il voyait les Juifs dans leur captivité, et du dessein

(1) Matth., III, 2. — (2) Matth., IV, 17. — (3) Luc, IV, 43. — (4) Luc, X, 11. — (5) Luc, XIX, 60. — (6) Ps. XCXIV, 4.

qu'on avait de les exterminer tous, s'adresse à Dieu en cette sorte : « O Seigneur, ô Dieu, ô Roi tout-puissant ! toutes choses sont en votre puissance. Il n'y a personne qui puisse résister à votre volonté, et nul ne se peut opposer à votre Majesté (1). »

Ainsi, quand nous le prions que son règne vienne, nous demandons que toutes les créatures lui obéissent autant qu'elles en sont capables, qu'elles le louent, qu'elles l'honorent, qu'elles le glorifient, comme font les cieux et le firmament, selon ces paroles de David : « Les cieux publient la gloire de Dieu et le firmament déclare la grandeur des ouvrages de ses mains (2). » C'est pourquoi le même Prophète dans ses derniers psaumes, et les trois enfants Hébreux dans le Cantique qu'ils chantèrent dans la fournaise de Babylone, exhortent le Ciel, la terre, les anges, les hommes, les bêtes, les oiseaux, les poissons, le soleil, la lune, les étoiles, la grêle, la neige, les vents, le feu, les eaux, les montagnes, les arbres qui portent du fruit, ceux qui n'en portent point et généralement toutes les créatures à bénir Dieu et à lui rendre des actions de grâces, comme à leur souverain et à leur Créateur. Voici comme commence le Cantique, que nous devrions avoir sans cesse dans la bouche : « Tous les ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur ; louez-le et l'exaltez dans tous les siècles et par-dessus toutes choses. »

2. Il faut entendre par le Royaume de Dieu la sainte Église, que Notre-Seigneur compare, dans ses paraboles, à cinq vierges sages et à cinq vierges folles (3) ; à des poissons de réserve et à des poissons de rebut, au froment et à l'ivraie (4). Par les vierges sages, par les poissons de réserve et par le froment l'on entend les justes ; et par les

(1) Esth., XIII, 9. — (2) Ps. CXLVIII, CXLIX et CL. — (3) Matth., XXV, 1. (4) Matth., XIII, 47, 25.

vierges folles, par les poissons de rebut et par l'ivraie, l'on entend les pécheurs; parce que, dans l'Église, les justes et les pécheurs seront mêlés jusqu'à la fin des siècles, que la séparation s'en fera pour l'éternité.

Quand donc nous disons à Dieu : « Que votre règne vienne », nous demandons que la sainte Église s'étende et s'établisse par tout le monde, et que les Payens, les Turcs, les Juifs, et les Hérétiques et les Schismatiques se convertissent à la foi de Jésus-Christ, et obéissent à son Vicaire en terre, selon la prophétie d'Isaïe qui, parlant à Jésus-Christ, dit ces paroles : « Les Gentils marcheront dans votre lumière et les Rois dans la splendeur de votre naissance. Levez les yeux et regardez tout autour de vous. Tous ceux que vous voyez s'assembleront et viendront se donner à vous. Vos enfants viendront de loin et vos filles s'élèveront à vos côtés (1). »

3. Mais parce que l'Église est composée de pécheurs aussi bien que de justes, et que Dieu ne règne pas parfaitement sur tous, à cause que plusieurs sont rebelles à ses volontés, l'on entend encore par le règne de Dieu le règne de la grâce par laquelle Dieu se rend le maître des cœurs. Aussi notre divin Sauveur, nous parlant de ce règne spirituel et intérieur, dit : « Le Royaume de Dieu n'est pas éloigné de vous et il est en vous-mêmes (2). » Ce royaume est en nous, en effet, parce que Jésus-Christ qui en est le Roi y réside, et s'y fait obéir par la grâce qu'il répand dans nos cœurs. Il résidait et il régnait en saint Paul, qui disait : « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi (3). »

Ainsi, quand nous demandons à Dieu que son règne vienne, nous lui demandons qu'il règne en nous par la grâce, en sorte qu'il n'y ait rien dans notre âme, dans

(1) Isaïe, LX, 5. — (2) Luc, VII, 2. — (3) Gal., II, 10.

notre corps, dans nos pensées, dans nos désirs, dans tous nos mouvements, qui ne tende à sa gloire, et qui ne soit parfaitement soumis à ses saintes volontés. C'est la chose la plus précieuse que nous lui saurions demander et qu'il nous puisse donner en cette vie. C'est pourquoi notre divin Maître, nous voulant donner une idée du Royaume de la grâce, telle que nous le devons avoir, le compare à un trésor, et à une pierre précieuse que nous devons acheter et pour laquelle nous devons vendre tout le reste. « Le Royaume des cieux, dit-il, est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache et, dans la joie qu'il en ressent, il va vendre tout ce qu'il a et achète le champ. Le Royaume du ciel est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète (1). » Ces comparaisons nous apprennent que nous devons faire plus d'état de la grâce par laquelle Dieu règne dans les justes, que de tout ce qui est au monde ; et que nous devons plutôt perdre toutes choses, et la vie même, que de rien faire qui oblige Dieu à nous la retirer. C'était le sentiment que saint Paul conservait dans son cœur et qu'il a laissé par écrit : « Ce que je considérais, disait-il, auparavant comme un gain et comme un avantage, m'a paru depuis comme un désavantage et comme une perte. Je dis plus : tout me semble une perte, au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses et je les regarde comme des immondices pour gagner Jésus-Christ (2). » Il explique encore ailleurs le sentiment qu'il avait de la grâce, et de la charité qui régnait en lui d'une manière forte et touchante : « Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce

(1) Matth., III, 44. — (2) Phil., III, 7.

l'affliction ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer? Je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni tout ce qu'il y a au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ni toute autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur (1). » Voilà les sentiments que ce saint Apôtre avait dans le cœur de l'amour et de la grâce par laquelle Dieu régnait en son âme. Ce sont aussi ceux que nous devons avoir et demander à Dieu lorsque nous lui disons : Que votre règne vienne.

4. Ce règne, néanmoins, se peut encore entendre du Royaume de la gloire, où Dieu règne et régnera éternellement sur les Bienheureux. C'est dans ce Royaume céleste que Notre-Seigneur appellera ceux qui l'aiment et qui le servent avec fidélité, lorsqu'ayant séparé les élus des réprouvés au Jugement dernier, il leur dira : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde (2). » C'est ce Royaume que Notre-Seigeur, étant en croix, promit au bon Larron de lui donner dès le même jour. Car, ce pécheur converti lui ayant dit : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume », Notre-Seigneur lui répondit : « Vous serez aujourd'hui dans le paradis avec moi (3). » C'est ce Royaume que le Fils de Dieu disait qu'il allait préparer à ses disciples. Voici comme il leur parlait, immédiatement devant sa Passion : « Vous êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations et dans mes maux, c'est pourquoi je vous prépare le Royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon Royaume et que

(1) Rom., VIII, 35. — (2) Matth., XXV, 3. — (3) Luc, XXIII, 42.

vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Je m'en vais vous préparer le lieu (1). » Enfin c'est ce Royaume auquel nous devons tous aspirer, et où, néanmoins, « rien de souillé ne pourra jamais avoir entrée (2) ».

C'est pourquoi nous demandons à Dieu que ce règne s'accomplisse en nous, c.-à.-d. qu'il nous donne place dans son Paradis, afin qu'il règne sur nous comme il règne sur les Anges et sur les Saints. Nous devons nous considérer comme des exilés dans un pays étranger, car nous sommes, en effet, bannis du Ciel, qui est notre Patrie et la Maison de notre Père Céleste. C'est pourquoi nous lui demandons, comme des enfants prodigues, qu'il nous reçoive auprès de lui et qu'il règne éternellement sur nous.

Mais, pour mériter le règne céleste que nous demandons, il faut nécessairement que Dieu règne en nous par la grâce, comme nous l'avons remarqué, et que nous soyons soumis et obéissants à ses saintes lois. Car Notre-Seigneur nous enseigne que « la grâce est une fontaine d'eau vive, qui rejaillit à la vie éternelle (3) », comme s'il voulait dire que, du règne de la grâce, on monte au règne de la gloire, et que l'on ne peut y monter autrement.

Or, la marque que nous sommes dans le règne de la grâce est si nous gardons les Commandements de Dieu. « Ce qui nous fait connaître, dit saint Jean, que nous connaissons Jésus-Christ est si nous gardons ses commandements. Celui qui dit qu'il le connaît, et qui ne garde pas ses commandements est un menteur et la vérité n'est point en lui. Mais si quelqu'un garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui. Et c'est par là que nous connaissons que nous sommes en lui. » C'est pourquoi un certain jeune homme ayant demandé à Notre-Seigneur ce

(1) Joan., XIV, 2. — (2) Apoc., XXI, 27. — (3) Joan., IV, 14.

qu'il ferait pour aller au Royaume du ciel, ce Maître du Ciel lui fit cette réponse : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements (1). »

Tout consiste donc à garder les commandements de Dieu, nonobstant toutes les difficultés qui s'y pourraient opposer, tant de la part des démons et des hommes, que de nos passions et de notre propre cupidité. Car, comme nous enseigne notre Divin Maître : « Le royaume du ciel souffre violence et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent (2). » Si notre nature souffre, souvenons-nous que la récompense le mérite bien. Car, comme témoigne saint Paul : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a jamais pu concevoir ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (3). »

VÉN. MARIE DE L'INCARNATION.

(1) Matth., XIX, 17. — (2) Matth., XI, 12. — (3) I Cor., II, 9.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les Études Ecclésiastiques et la Piété

(2e ARTICLE) (1)

Les dérèglements de l'étude : la « Curiosité »

Il suffit d'avoir défini les termes *Étude et piété*, pour admettre la nécessité de leur union et pour comprendre que cette union ne doit pas être une juxtaposition pure et simple, mais que l'étude doit être imprégnée de piété, que la piété doit « informer » l'étude.

L'étude est nécessaire au prêtre parce que le prêtre a besoin de la science qui ne s'acquiert naturellement que par l'étude ; mais si précieuse que soit la science, elle ne doit pas, dans son estime, occuper la première place. Dans une certaine mesure et en certains cas, une pitié profonde peut suppléer au défaut de science éminente, mais la science la plus haute ne saurait, en aucun cas, remplacer la sainteté de vie. C'est là un point sur lequel tous les auteurs spirituels insistent à l'envi. L'auteur de l'*Imitation* montre, dès le début du Ier livre (ch. 1-2-3), la vanité d'une science sans humilité, ni componction, ni charité. Saint Jean de la Croix, à la fin de la *Montée du Carmel* (dernier chapitre), nous dit combien sont impuissants à convertir les âmes, les prédicateurs qui ne seraient que savants et grands orateurs. Le Père Lallement rappelle de même, en maint passage de sa *Doctrine Spirituelle*, que ce n'est pas la science ni l'éloquence, ni les autres talents humains, mais la sainteté de la vie et l'union à Dieu qui nous rendent les instruments propres à procurer le salut des âmes. Il n'est personne dans l'Église, pour peu qu'il ait le sens catholique, qui ne souscrive à cette doctrine ; mais, si l'accord théorique est parfait, rien n'est plus fréquent ni plus facile que l'oubli pratique de ces principes incontestables et incontestés. L'étude est absorbante ; la passion de

(1) Voir *Vie Spirituelle* janvier 1923.

savoir, jalouse. Quiconque s'applique au labeur intellectuel est exposé non seulement à lui donner plus de temps, mais à lui attribuer dans son esprit plus d'importance qu'à l'effort pour acquérir la science des saints, à l'exercice du saint amour. Il est exposé à la prendre pour fin dernière, à en jouir pour elle-même. L'étude est difficile, elle ne donne que des satisfactions imparfaites, et il arrive qu'on soit déçu par les recherches les plus laborieuses. Lassé par ses déceptions toujours possibles, l'homme d'étude risque de se décourager ; et quand il a ainsi perdu ses illusions, il n'est pas rare que la paresse intellectuelle succède chez lui au labeur acharné qui lui aura paru vain. Saint Thomas nous a admirablement expliqué la nature et les effets de cette vertu qui règle l'étude et qu'il appelle la *studiosité*. Sous le nom de *curiosité* (1), il décrit avec son habituelle profondeur le vice principal qui la dérègle et qui fait d'elle un redoutable obstacle à la sainteté. Nous ne pouvons mieux faire que de le prendre pour guide et le suivre de très près dans l'analyse d'un défaut qu'il a su si totalement éviter, et d'une vertu dont sa vie divinement studieuse est un si parfait exemple.

La science est réglée par son objet. Elle n'est pas, en elle-même, susceptible d'une règle morale. Elle n'est, *de soi*, jamais trop étendue ni trop profonde (2). Mais le désir de savoir, l'appétit de connaître, l'empressement à apprendre, peut nous porter à chercher la science de choses inaccesibles à notre raison, ou nous pousser à étudier, quand le devoir est de faire autre chose. La malice de l'homme est telle qu'il peut vouloir la science pour des fins déshonnêtes. Le zèle à s'instruire a besoin d'être réglé selon la raison, réfréné par elle et contenu en de justes limites. C'est précisément ce que fait la vertu morale de *studiosité*. C'est là sa fonction essentielle, et c'est pourquoi elle se rattache, comme une de ses « parties

(1) Le sens de ces vocables a varié, mais on a souvent remarqué qu'une philosophie profonde se cache dans le destin des mots. C'est peut-être parce qu'on distingue mal, aujourd'hui, la vertu de son contraire, que les mots *curiosité* d'esprit et *curiosité* intellectuelle en sont venus à désigner la vertu propre du « *studieux* ».

(2) Si l'on veut parler pour elle de « juste milieu », ce juste milieu est la conformité à ce qui est. « Bonum... virtutis intellectualis est verum : speculativae quidem virtutis, verum absolute... Practicae autem virtutis verum secundum conformitatem ad appetitum rectum... Sic igitur bonum virtutis intellectualis speculativae consistit *in quodam medio per conformitatem ad ipsam rem* » (I^a II^{ae}, q. 64, a. 3).

potentielles », à la vertu qui réfrène les appétits : la tempérance. Elle a une fonction secondaire, d'où lui vient d'ailleurs son nom : c'est de nous appliquer à l'étude, en vue de la science, en nous faisant triompher des difficultés qui s'y rencontrent et dont la première est précisément son caractère laborieux et pénible (IIª IIæ, q. 166, *De studiositate* — avec les commentaires de Cajetan sur l'art. 1, surtout n° IV).

Le vice opposé à cette vertu est la *curiosité*, objet de la question 167.

« La studiosité, dit saint Thomas, ne s'exerce pas directement sur la connaissance elle-même mais sur l'empressement à apprendre.

« Il faut en effet juger différemment de ces deux choses : la science et le désir de savoir. La connaissance de la vérité elle-même, à considérer les choses en soi (per se loquendo) est bonne, mais il peut arriver qu'elle soit mauvaise (potest autem per accidens esse mala), en raison de ce qui la suit : comme par exemple l'orgueil qu'éprouve de sa science un savant, selon cette parole : *La science enfle* (I Cor., VIII, 1), ou l'usage qu'il en fait pour pécher. Quant à l'appétit de connaître et l'empressement à apprendre, il est susceptible de rectitude ou de perversité morale.

« Il peut être mauvais *premièrement*, si l'on recherche la science précisément en raison de son rapport accidentel avec un mal, comme font ceux qui veulent savoir pour s'enorgueillir de leur science. « Il « en est, dit saint Augustin (*De mor. Eccl.*) qui, désertant la vertu, « ignorant qui est Dieu et combien grande est la majesté de son « immobile nature, s'imaginent faire quelque chose de grand s'ils « scrutent avec une curiosité insatiable et une passion intense les « secrets de ces masses matérielles que nous appelons le monde. Il « en résulte chez eux un tel orgueil qu'ils s'imaginent volontiers « habiter ce ciel dont ils disputent si souvent. » De même, le désir de la science est vicieux si l'on cherche à savoir quelque chose pour pécher, selon cette parole de Jérémie (IX, 5) : *Ils ont appris leur langue à mentir : Ils ont travaillé pour pouvoir mal faire.*

« *Secondement*, il peut y avoir désordre dans le désir lui-même d'apprendre et dans l'étude. Et cela se rencontre de quatre manières : 1° Si, pour un travail inutile on abandonne une étude nécessaire : « On voit, dit saint Jérôme, des prêtres laisser de côté l'Évangile et « les prophètes, lire des comédies, et chanter des chansons d'amour « et des poésies pastorales. » 2° Si on cherche la science près de quelqu'un à qui il n'est pas permis de la demander : curiosité superstitieuse de ceux qui demandent aux démons de leur dévoiler les secrets de l'avenir... 3° Si on veut connaître la vérité sur les créatures sans rapporter cette vérité à sa fin, qui est la connaissance de Dieu. Pour préserver de cette sorte de curiosité, saint Augustin dit que « l'étude des créatures ne doit pas être l'exercice d'une vaine et pas« sagère curiosité, mais un moyen de s'élever aux choses immortel« les et qui demeurent toujours ». 4° Si on cherche à atteindre des vérités trop hautes pour soi. Parce qu'on a grande chance de tomber dans l'erreur. « Ne cherche pas, dit l'Ecclésiastique (III, 22-24), ce qui « est trop difficile pour toi, et ne scrute pas ce qui dépasse tes forces. « Ce qui t'est commandé, voilà à quoi tu dois penser, car tu n'as

« que faire des choses cachées. Ne t'applique pas aux occupations « superflues, car on t'a déjà montré plus de choses que l'intelligence « humaine n'en peut comprendre. L'illusion en a égaré un grand « nombre, et une présomption coupable a fait dévier leurs pensées. » (art. 1.)

Et saint Thomas précise cette doctrine dans sa réponse aux objections. A qui s'étonne qu'on parle de curiosité intellectuelle et pense que le désir de connaître la vérité ne peut jamais être qu'excellent, il répond :

« S'il est vrai que le bien de l'homme consiste en la possession du bien propre à sa faculté la plus haute, et donc en la possession de la vérité, bien propre de l'intelligence, il est faux que le souverain bien de l'homme soit la connaissance de n'importe quelle vérité, mais seulement la connaissance parfaite de la souveraine vérité. Et c'est pourquoi on peut pécher en voulant connaître certaines vérités, si ce désir n'est pas orienté comme il faut vers la connaissance de la vérité souveraine où se trouve le suprême bonheur » (ad 1^m^). »

Cette orientation nécessaire, fait remarquer en substance Cajétan, n'exige pas que la connaissance de Dieu soit la fin prochaine de la science des créatures. Toute connaissance spéculative a sa fin prochaine en elle-même. C'est du bien honnête. Il suffit, mais il faut que la connaissance de Dieu soit la fin dernière. Aussi n'y a-t-il pas péché à ne pas orienter positivement vers la connaissance de Dieu, la science des créatures. Elle constitue de sa nature un degré qui permet de nous y élever. Mais si on excluait cette orientation vers la science de Dieu qu'est toute connaissance, c'est alors qu'il y aurait péché.

A la lumière de ces principes nous pouvons voir comment la *curiosité* peut vicier les études théologiques.

Et d'abord, en ce qui concerne le *premier genre de désordre* signalé par saint Thomas : la recherche de la science pour nourrir l'orgueil ou pour faciliter le péché.

Les sciences ecclésiastiques n'exposent pas moins que d'autres à l'orgueil. Certes, *de soi*, elles conduisent plutôt à l'humilité, dont elles établissent les fondements doctrinaux en expliquant la grandeur de Dieu, l'absolue souveraineté de son être, et l'essentielle dépendance de toute créature; inférieures à celle de la contemplation infuse, les clartés qu'elles donnent sont encore fort précieuses pour nourrir l'humilité, mais l'homme est si prompt au mal qu'il peut vouloir utiliser, pour s'exalter dans son orgueil, les lumières qui devraient l'aider à s'abaisser devant son Dieu. Plus une science est haute, et plus la tentation d'en tirer vanité est délicate. Saint Jean de la

Croix a montré, en maint endroit de la *Montée du Carmel*, à quels mouvements d'orgueil raffiné peuvent donner lieu les faveurs surnaturelles telles que visions, révélations, paroles et locutions, quand l'âme les aime pour elles-mêmes, et s'y complaît. Dans le domaine du savoir acquis, la philosophie et la théologie, parce qu'elles sont les reines des sciences, exposent donc, pour cette raison même, à de subtils dangers : Le métaphysicien peut s'enchanter de sa spéculation, se délecter de son savoir, moins pour la vérité qu'il possède que pour l'éclat dont brille son esprit. Le théologien peut étudier le mystère de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie, moins pour connaître la vérité divine, défendre la révélation, comprendre la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de la charité du Christ, que pour se complaire en sa virtuosité de théologien, éblouir les autres, se procurer des succès académiques, devenir un professeur célèbre, un prédicateur renommé, occuper dans l'Église des fonctions importantes, parvenir à l'épiscopat. (Il n'est pas jusqu'à cette dernière ambition très présomptueuse qui ne puisse se rencontrer dès le séminaire!)

On ne saurait trop mettre en garde les jeunes étudiants ecclésiastiques contre ces tentations d'orgueil qui risquent, s'ils y cèdent, de compromettre, avec le mérite de leurs études, leurs études elles-mêmes. Il est très dangereux que les maîtres laissent voir une estime tant soit peu exagérée pour les talents naturels de certains élèves. Ceux-ci ont d'autant plus besoin d'être prévenus et préservés que leur intelligence est plus prompte et leurs exigences intellectuelles plus grandes. On ne les satisferait pas en rabaissant à leurs yeux la valeur de la science, et on ne réussirait qu'à les exaspérer en ne donnant pas à leur esprit l'aliment qu'il est en droit de réclamer. Nous le verrons plus tard, le remède est ailleurs. Il faut mettre la science à sa vraie place, c'est-à-dire très haut; mais il faut leur montrer, dans la lumière d'une doctrine capable de les satisfaire par sa présentation intellectuelle même : celle des rapports de l'intelligence et de la volonté, de la science et de l'amour, que la place de la science reste la seconde et que sa subordination à l'amour, dans l'ordre des fins, ne nuit en rien à son indépendance, à la rigueur de sa méthode; que l'humilité du cœur n'est pas synonyme d'abandon des droits de l'esprit à ne se soumettre qu'au vrai et à sa lumière; que la recherche orgueilleuse de la vérité n'est au fond qu'un manque d'amour pour elle, et qu'en la cherchant ainsi ils ne la trouveront pas,

parce que la lumière les aveuglera au lieu de les éclairer (1).

Le second genre de désordre peut ainsi se rencontrer, sous les quatre formes distinguées par saint Thomas, dans les études ecclésiastiques. On sait que M. Tronson, dans ses *Examens particuliers* si célèbres, a minutieusement analysé, en les classant d'ailleurs différemment, ces divers dérèglements de l'étude.

Le premier de ces désordres est l'abandon d'une étude nécessaire pour une moins utile. Celui-là y tombe qui donne une importance disproportionnée à certains travaux moins importants en eux-mêmes, ou, du moins, pour lui à l'heure actuelle, et y consacre relativement trop de temps, sinon tout son temps; qui étudie encore quand il faut prier, délaissant ainsi la plus nécessaire de toutes les études, celle de la science des Saints.

Les exemples sont fréquents : un jeune séminariste, dès le début de ses études, sous prétexte qu'il a du goût pour la métaphysique, veut l'aborder de front tout de suite, et dès lors néglige l'étude patiente de la logique, ou se montre pressé d'en finir avec la philosophie naturelle, l'étude du monde et de l'âme ; par une estime très réelle, mais mal éclairée de la théologie, il veut s'y liver exclusivement, prématurément, sans les préparations nécessaires. Croyant peut-être exalter la foi surnaturelle, en faisant peu de cas de la raison et de la spéculation purement rationnelle, il ne veut qu'effleurer la philosophie, pour lire les écrits des Pères, ou les grands théologiens. Par tournure d'esprit spéculative, trouvant indigne de lui tout ce qui est d'ordre pratique, — et ne sachant pas encore, peut-être parce qu'on ne le lui a pas appris, que la théologie est *éminemment spéculative et pratique*, parce qu'elle est une participation de la science divine, et que cette division en spéculative et pratique est toute relative aux sciences *purement humaines*, — il ne prend que peu de goût, en théologie, aux questions morales. Il traite avec un dédain transcendant certains cours, par exemple ceux de droit canonique et de liturgie, comme susceptibles d'intéresser seulement ceux de ses confrères qui, n'ayant pas l'esprit métaphysique, ne peuvent réussir que là. L'Écriture sainte l'attire, il veut se lancer dans les étude exégétiques, sans aucune préparation philosophique

(1) « Les ignorants orgueilleux, les scientistes s'aveuglent à cette lumière parce que leur orgueil et le nuage de l'amour-propre recouvrent et cachent pour eux cette clarté. » (Ste Catherine de Sienne, *Dialogue*, trad. Hurtaud, I, p. 294.)

ni théologique. Les problèmes de la plus haute spiritualité le préoccupent, et au lieu de suivre l'exemple de saint Jean de la Croix, qui étudiait si patiemment la nature et les opérations de nos diverses facultés, pour mieux décrire ensuite l'action du Saint-Esprit en elles, il veut dévorer les écrits des mystiques, sans s'être mis à même de les entendre autrement que de travers. L'histoire de l'Église le passionne, il croit tout trouver dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et, pour s'y livrer, il néglige tout le reste. Bref, quelle que soit son étude préférée, elle l'absorbe tellement qu'il en oublie la prière, et transporte volontairement ses préoccupations spéculatives à l'oraison : il n'étudie qu'une chose et ne fait qu'étudier. C'est un déséquilibre grave.

L'étude prématurée ou disproportionnée ou exclusive d'une science, au détriment des autres, fait manquer la formation et fausse l'esprit. Elle compromet la foi parce qu'on peut rencontrer, et on rencontre de fait, dans certaines études, des difficultés qu'on ne saurait résoudre sans une connaissance suffisante d'autres sciences ; elle compromet le ministère sacerdotal, où toutes ces sciences trouvent leur emploi, et où l'ignorance de l'une d'elles peut faire commettre bien des erreurs.

Il y a, dans les travaux de l'esprit que nécessite la formation sacerdotale, un *ordre d'urgence* et d'importance qu'il ne faut pas oublier. La métaphysique suppose l'étude préalable de la logique, instrument de toute science, et de la philosophie naturelle. Il n'est pas, c'est trop clair, de théologie possible sans philosophie, ni d'exégèse saine sans théologie, puisque aussi bien l'exégèse, pour utiliser largement des disciplines inférieures, n'en est pas moins *formellement* d'ordre théologique. Il ne s'agit pas de réfréner les goûts personnels, de ne tenir aucun compte des aptitudes spéciales, de ne pas orienter discrètement les mieux doués vers des travaux où ils excelleront. Il n'est pas question de réaliser entre les diverses sciences une égalité mathématique, mais cette égalité de proportion qui donne à chacune sa place, et lui consacre ce qu'elle mérite de temps et d'application et les subordonne toutes, il faut toujours en revenir là, à la science de la sainteté.

Qu'on veuille le remarquer, il est bon que les racines du savoir soient amères, les débuts ingrats ; il est bon que la préparation aux sciences plus savoureuses soit longue et pénible. La nécessité de passer avec patience par les aridités intellectuelles pour parvenir à la haute délectation du savoir théologique fait partie du même ordre harmonieux et suave de la

Providence, que celle de subir longuement sécheresses et dégoûts spirituels avant d'éprouver la douceur de l'union à Dieu. Dans les études revêches auxquelles doivent se livrer, sans grande joie, les commençants, ils risquent moins l'entraînement naturel; et la pratique de la pureté d'intention dans le travail s'en trouve facilitée d'autant.

Il est superflu ici, pensons-nous, de rien ajouter sur la forme spéciale de curiosité qui consisterait en lectures frivoles et tout à fait inutiles : il est évident qu'elles seraient particulièrement déplacées dans un séminaire ou un noviciat.

Le second de ces désordres consiste à demander la lumière à qui ne la possède pas.

Les formes modernes les plus voisines de cette curiosité superstitieuse dont parle saint Thomas sont les divers occultismes dont le détestable développement fait tourner tant de cerveaux faibles. On ne sache pas, grâce à Dieu, qu'elles se rencontrent chez les étudiants ecclésiastiques, mais il n'est pas rare que certains d'entre eux aillent chercher la lumière auprès d'hommes qui ne peuvent pas la leur donner, parce qu'ils ne la possèdent pas. Il n'est pas inouï que de jeunes élèves arrivent au séminaire avec une estime fort médiocre pour les sciences ecclésiastiques et pour les maîtres que l'Église recommande, parce qu'on leur a inculqué, soit au collège, soit au lycée, parfois même, hélas! au petit séminaire, une sorte de méfiance et de dédain de la philosophie et de la théologie scolastiques, des docteurs de l'école et des études sacrées en général, et qu'on leur a inspiré, par contre, une admiration sans réserves pour des écrivains modernes de doctrine suspecte et parfois même formellement hérétique. S'il arrivait que leurs nouveaux maîtres, contrairement à tous les enseignements et directions de l'Église, fussent imbus des mêmes idées, et accentuassent encore leur orientation dans ce sens, au lieu de travailler à la rectifier, tout serait à craindre, jusqu'aux pires catastrophes intellectuelles.

Mais les maîtres, même les plus fidèles à l'esprit de l'Église et les plus éminents, ne sauraient les corriger, si ces jeunes gens n'ont pas une grande docilité et si leur ignorance — seul nom qui puisse désigner leur attitude d'esprit à l'égard des sciences qu'ils n'ont pas encore abordées — s'accompagne de tant soit peu d'obstination.

Les ravages produits par le développement de ces tendances sont incalculables. Cultivées, au lieu d'être combattues, elles

finissent par provoquer des crises comme celles du modernisme : les jeunes intelligences, mordues par ces préjugés, s'imprègnent de plus en plus de philosophies inconsistantes et déliquescentes, prennent en horreur « le théologisme » et le « scolasticisme », et sont bientôt mûres pour toutes les négations du rationalisme agnostique, ou, du moins, sans défense efficace contre elles, et à la merci d'une présentation un peu séduisante ou rajeunie de ces vieilles hérésies. Très vite, la séparation se creuse entre l'étude et la piété — conséquence immédiate et nécessaire de la doctrine qui sépare le philosophe et le croyant, l'intelligence et la vie. — La vie intérieure qu'on garde encore n'a plus aucun rapport, sinon d'indifférence ou d'hostilité, avec les enseignements dogmatiques, et puis, comme on ne violente pas impunément la nature des choses et qu'on ne peut vivre sinon de vérité, bientôt il n'y a plus même l'ombre de piété parce qu'il n'y a plus dans l'âme de vérité religieuse ni de foi. On n'a plus qu'un succédané, un simulacre, une vague religiosité qui s'épanche parfois en effusions équivoques, dont la source sera vite tarie, car l'étude ainsi comprise ne tarde pas à dessécher l'âme complètement.

Sans conduire jusqu'à ces extrémités (desquelles préservent les lumineuses condamnations portées par Pie X), ces préjugés sont la cause de crises personnelles redoutables, ou de troubles inquiétants. Si la foi ne sombre pas, toute formation vraiment solide est absolument compromise, parce qu'on garde l'esprit de ces doctrines, qu'on reste nécessairement imbu, à des degrés extrêmement divers, — dont le moindre est encore un malheur, — de « *libéralisme doctrinal* », nom moderne de l'absence d'amour pour la vérité.

Le troisième désordre consiste à ne pas ordonner les sciences inférieures à la science de Dieu. Il n'y a pas lieu d'insister ici particulièrement, puisque les études théologiques ont pour objet Dieu lui-même. *Deus est subjectum hujus scientiae.* On pourrait entendre cela du défaut d'orientation de la science théologique vers la vie intérieure, de la science qui ne voudrait pas se tourner à aimer ; mais ce serait revenir, à peu près, à ce que nous disions tout à l'heure en analysant la science orgueilleuse, qui s'érige pratiquement en fin dernière et se préfère à l'amour.

Le quatrième désordre est l'oubli des bornes de nos facultés. La recherche vaine de ce qui nous dépasse, de ce qui nous dépasse *absolument*, en raison de notre nature d'homme,

ou *relativement*, en raison de nos impuissances personnelles.

A la limite encore, cette forme de curiosité, érigée en doctrine, est le rationalisme qui nie le mystère ou au moins le semirationalisme, avec sa prétention de donner l'évidence interne des mystères, et, supposé la révélation, de démontrer les vérités révélées. Le danger du semirationalisme n'est pas à craindre spécialement — encore que toute erreur puisse toujours revivre et même, sans se répandre largement, infester çà et là certains esprits —. Nous souffrons encore de la crise antiintellectualiste, et beaucoup ont tendance à trop réduire les forces de la raison, plutôt qu'à les exagérer ; mais précisément, cette défiance de la raison tend aussi à nier le surnaturel, car elle se fonde sur une notion mutilée de la nature que le surnaturel suppose et ne détruit pas, en sorte que rien ne ressemble plus au rationalisme que l'antirationalisme, son contraire ; cela d'ailleurs n'est pas pour surprendre, toute erreur, poussée à fond, rejoignant toujours l'erreur opposée.

Tout en ayant une idée juste du pouvoir de la raison humaine, on peut oublier ses limites personnelles. On peut s'empresser à l'étude sans se résigner à cette limite de ses forces, s'acharner par émulation mal réglée, par désir d'égaler ou de dépasser ceux qui jouissent de facultés plus brillantes, par envie. On n'aboutit ainsi qu'à compromettre et ruiner sa santé, à se rendre incapable même des humbles tâches qu'on eût pu remplir dignement, si l'on avait consenti à ne pas viser trop haut.

Telles sont les principales formes de la curiosité intellectuelle. Il conviendrait, après les avoir ainsi étudiées de façon abstraite, de les montrer concrètement réalisées dans un homme. Chacun des hérésiarques et des intellectuels apostats est représentatif de l'une d'elles ou de plusieurs à la fois, car elles se rencontrent souvent toutes ensemble. Mais, de ce vice de l'esprit, il est peu d'exemples plus achevés que celui d'Ernest Renan, « le Séminariste qui a perdu la foi ». Il réalise, pour ainsi dire à l'état pur, la curiosité dans les Études sacrées : L'orgueil et les autres dérèglements de l'esprit, développés chez lui à un degré monstrueux, ont produit, dans son âme, d'abord, et, par son influence, en des milliers d'autres, tous les funestes effets dont ils sont capables. Aussi pense-t-on presque nécessairement à lui quand il s'agit de curiosité et d'intempérance intellectuelles. Le regain d'actualité donné à cette figure

par la récente célébration officielle du centenaire de sa naissance l'impose comme l'illustration vivante de l'analyse ci-dessus esquissée.

Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à la remarquable étude qu'Henri Massis a consacrée à l'auteur de « La Vie de Jésus » dans le premier volume de ses *Jugements* (1).

Qu'il suffise ici de lui emprunter quelques indications et d'en citer quelques passages :

Renan n'aime pas la vérité pour elle-même, mais pour lui-même. Il avoue qu'il y a chez lui « *des mobiles qui ne sont pas pour la pure vérité*, mobiles qui l'inspirent et le guident, mobiles où nous discernons mille tendances et le secret de cette fameuse complexité : orgueil, curiosité déréglée, désir de manifester de l'originalité à tout prix, de briller par soi-même, de paraître moderne ».

Ce qu'il aime, c'est soi-même. « *Moi-même* » est le titre d'un des cahiers où il note ses impressions, où il s'admire, s'adore, avec tout ce qui est en lui, jusqu'à ses doutes, dont la volupté l'enchante, et dont il prie Dieu de ne pas le délivrer, parce que, dit-il, « je serais moins beau ».

Il a toujours et uniquement en vue « sa pensée, sa culture, son autonomie, ses idées chéries, son type idéal, sa supériorité intellectuelle, son développement ». Il n'envisage guère la vie cléricale que comme une situation qui lui assurera des loisirs pour travailler. Il rêve d'une « vie paisible d'ecclésiastique laborieux, dispensé du ministère ordinaire pour ses propres études ». Il avoue qu'il ne se sent aucun zèle, et confesse l'égoïsme de ses désirs de spéculation : « Puisque Dieu ne m'inspire pas ce zèle actif, ardent, expansif pour le souci de beaucoup qu'il donne à des âmes choisies, je me contenterai du rôle modeste de chercheur... Comme je suis un peu porté à l'égoïsme philosophique, je marierai toujours l'idée de l'utilité de quelques-uns de mes frères à celle de la recherche de mes convictions. »

Il adore la science et la met en parallèle avec le Christ, dans une prière qui n'est qu'un triste blasphème : « J'ai bien, dit-il à Jésus, une idée de plus de toi : C'est *science* qui a aussi ses droits... Tu me trouves peut-être trop raide et trop entiché de science, mais qu'y faire? Nous sommes comme cela mainte-

(1) *Jugements : Renan, A. France, Barrès*, par Henri Massis. Paris, Plon-Nourrit.

nant et je te jure que pour t'aimer, je t'aime. J'ai même d
simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni
me défleurit. » Le malheureux ! il ne se rend pas compte
quel point il se ment à lui-même et ment à Dieu, en cett
monstrueuse contrefaçon de prière. Ce sans-gêne blasphéma
toire envers Dieu révèle une perversion de l'esprit si radical
qu'il est difficile de lire ces lignes et tant d'autres toutes pareil
les, sans effroi. L'opposé de la *sagesse* chrétienne étant la *sottise*
on doit dire, en rigueur de termes, qu'il est, dans notre lan-
gue, peu de pages plus *sottes*.

Renan étudie. Il ne fait qu'étudier, non pour trouver l
vérité, mais pour se complaire en ses doutes et s'enivrer de l
volupté de les décrire. Son directeur à Issy, « le bon M. Pinault »
avait vu clair lorsque, le trouvant absorbé dans un livre, enve
loppé dans un épais manteau, il lui disait : « Voilà comme i
« sera toujours... Il étudiera, il étudiera sans cesse ; mais quan
« le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore
« Bien fourré dans sa houppelande, il dira à ceux qui viendron
« le trouver : « Oh ! laissez-moi, laissez-moi. »

Il fait de l'étude sa fin ultime. « Je verrai dans l'étude e
dans la pensée la destination de mon existence, me disant
moi-même : Eh bien ! si je mourais actuellement, je pourrai
me rendre le témoignage d'avoir tendu *pro modulo meo* à m
propre fin. »

Il cherche la lumière là où elle n'est pas, et fuit, comm
d'instinct, ceux qui pourraient la lui donner. Il n'a que mépri
pour la scolastique, « ce niais composé de la Bible et d'Aristot
mal entendu ». La scolastique de saint Thomas lui sembl
« barbare et enfantine » au regard de la « scolastique carté
sienne ».

Il dit de Bossuet : « Écrivain excellent, (il) n'a pas beau
coup à nous apprendre sur le fond des choses ; on lui fa
grand tort en le forçant d'avoir une philosophie ; il n'en avait pa
d'autre que celle de ses vieux cahiers de Navarre, et, quand
mit au net pour son royal élève ses rédactions d'école, il ne s
doutait pas qu'un jour, on les prendrait si fort au sérieux.
« Plût à Dieu, dit H. Massis, que Renan eût eu de tels cahie
d'école ! » Mais dans l'oubli presque général de la philosophi
thomiste, le cartésianisme peu consistant qui l'avait remplac
le spiritualisme vague et la scolastique morte qui tenaient lie
de philosophie n'étaient pas de nature à satisfaire le jeune étu
diant. Au reste, il était si épris de modernité, si incapable, dan

son insatiable curiosité, d'une règle intellectuelle qu'il eût, sans doute, méprisé comme indigne de lui, une philosophie très ferme, même très fortement présentée. Ces sortes d'esprits vont à l'erreur, même et surtout peut-être, quand ils sont mis en présence de la vérité la plus pure. « *Videntes non vident, et audientes non audiunt, nec intelligunt* » (Math., XIII, 13).

Voulut-on lui faire entendre que ce n'est pas la science qui sauve les âmes : il crut qu'on voulait mutiler sa raison et comprimer tyranniquement la liberté de sa recherche. Certaine confiance en la raison est antichrétienne. On le lui dit : Il n'en consomma que mieux son abandon de la vérité chrétienne.

Il cherche la lumière, d'abord « chez Reid et les Écossais, qu'il lit sans discernement », puis chez les philosophes allemands, « les penseurs allemands dont il se grise » : « J'ai étudié l'Allemagne, écrit-il, et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'ai trouvé est pur et élevé, moral, beau et touchant. O mon ami, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah! qu'ils sont doux et forts! Je crois que le Christ nous viendra de là. »

Franchement il est impossible d'aller plus loin, dans le délire romantique. A ce degré, l'exaltation n'a plus qu'un nom : la folie. Pour mesurer cette folie, qu'on lise, après ces paroles, quelques-unes des pages où un saint Thomas, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Térèse, un saint Jean de la Croix parlent de l'Église, qui seule nous donne et peut seule nous donner le Christ, la doctrine, la vie, le corps, le sang, l'âme et toute la personne du Christ, et cette page de Renan prenant la philosophie allemande pour l'arche de vérité apparaîtra dans toute son horrible absurdité.

Renan n'admire ainsi et n'exalte avec cette passion l'Allemagne que parce qu'il retrouve en elle son propre péché, et que son orgueil a mis dans son âme la concupiscence de toutes les erreurs du criticisme et du rationalisme. « Nous n'admirons proprement que ce qui consonne avec nous... Au moins j'éprouve cela d'une manière frappante. Aimer c'est d'ordinaire se retrouver. » C'est donc toujours lui-même qu'il recherche et qu'il adore, lui-même et non celui qui est la Vérité.

Un tel orgueil et les dérèglements qui en sont la conséquence nécessaire ne pouvaient que l'enfoncer de plus en plus dans l'abîme où il entraîna après lui, par son pernicieux exemple et le venin de ses œuvres, tant d'imitateurs et de victimes de son péché.

La misère et la malfaisance de cette chute, cause de tant d'autres, disent éloquemment, à leur manière, avec quelle pureté d'intention, il faut, au lieu de se servir de la vérité, la servir ; au lieu de la subordonner à soi, s'effacer complètement devant elle.

Les cas monstrueux instruisent, car ils aident à mettre en lumière, par la violence même du contraste, la beauté des exemplaires. Il est pénible pourtant de rester même provisoirement sur le souvenir de cet apostat, victime de la *curiosité*. Rappelons-nous donc dès maintenant, comment les saints ont étudié, comment saint Thomas, par exemple, l'incomparable patron de tous ceux qui se livrent au labeur de l'esprit, a su chercher et trouver la vérité dans un total oubli de soi. Nous l'avons dit, ici-même le mois dernier, en montrant chez lui la parfaite subordination de la sagesse philosophique et théologique à la Sagesse d'amour.

Nous y reviendrons, quand, ayant étudié, après les solutions fausses, les solutions médiocres du problème de l'union de l'étude et de la piété, nous aurons exposé sur ce point la doctrine qu'il a si parfaitement vécue.

St-Maximin. LÉOPOLD LAVAUD.

L'héroïsme chrétien sur la scène

Sous la vive impression de l'effort surhumain que fournirent avec lui ses compagnons de lutte, mû surtout par une secrète attirance du divin, Henri Ghéon a conçu le plan grandiose dont vaillamment il poursuit la réalisation. Dès le lendemain de la guerre, il se présentait au grand public avec l'idée très arrêtée de ranimer chez nous le goût pour le théâtre chrétien : dessein aussi neuf qu'audacieux, au service duquel il met résolument les ressources de sa riche nature de poète et d'artiste.

Henri Ghéon a le courage de l'avouer à qui veut bien l'entendre : il voudrait ramener sur la scène la pensée religieuse, voire même la vie des saints, et régénérer ainsi graduellement notre théâtre contemporain. L'entreprise est bien hardie, et suppose, avec un grand détachement de soi, le mépris le plus entier de tout respect humain; l'espoir est peut-être chimérique, mais il importe peu, la tendance fait du bruit et attire l'attention, en attendant qu'elle fasse école.

La vie des saints au théâtre! N'est-ce pas une gageure? L'es-

sai n'est-il pas voué d'avance à l'impopularité et à l'indifférence ? D'autres l'ont tenté jadis, et n'ont pas réussi à imposer ce genre. Car Henri Ghéon suit d'illustres devanciers, sans se préoccuper trop de leur insuccès. Pourquoi n'ont-ils pu créer le vrai drame chrétien? Peut-être leur a-t-il manqué, osons le dire, d'être naturels et suffisamment sincères.

Le défaut était assez général à leur époque. Au travers de ses gloires et de ses splendeurs que nous aimons et ne nous lassons pas d'admirer, le grand siècle nous semble presque toujours, jusque dans l'expression de son « sentiment religieux », quelque peu solennel et guindé. Il nous faut à nous plus de simplicité dans les attitudes, plus d'entrain et de souplesse, plus de fraîcheur, de jeunesse et de vie.

Non qu'il faille renier le passé et renoncer au bon goût vraiment français pour tomber dans le dilettantisme décadent de maint écrivain moderne. Henri Ghéon évite cet écueil; en dehors de quelques termes familiers qui paraissent lui avoir échappé, il reste dans la ligne classique; il lui arrive même, peut-être à son insu, de se permettre des réminiscences, qui n'ont rien de choquant parce qu'elles sont bien dans le ton. Tel ce rapide dialogue des deux héros de la pièce que nous allons analyser plus loin :

Pardonnez-moi... Valérien, voulez-vous vivre?
— Qui parle de mourir?
— Nous mourons chaque jour,
Mais, mon ami, j'ai pour vous trop d'amour
Pour essayer jamais de vous survivre!

Jusqu'en ses imitations notre poète reste libre, très libre même dans la structure de ses vers; il est surtout, et il veut être, vrai et sincère, vrai dans les attitudes qu'il prête à ses personnages, sincère dans les sentiments qu'il leur fait exprimer et qu'il désire communiquer à son auditoire. C'est justice de reconnaître que, sans faire effort, il réussit à nous toucher et à nous émouvoir.

Ceux qui l'imiteront voudront faire de même, en restant simples et naturels. Dieu veuille qu'ils y apportent un égal talent! A ces conditions, il y a ce qu'il faut pour créer un genre nouveau, très vivant, très varié, appelé à durer par conséquent. L'hagiographie et la littérature chrétienne offrent une source inépuisable de sujets très humains en étant spirituels, par suite très aptes à capter l'intérêt, à fixer l'attention. Et qu'on ne craigne pas qu'ils dépassent le niveau des masses et qu'ils restent incompris. Les exemples des saints sont assez naturels dans leur sublimité pour être à la portée de tous; et les mobiles qui les ont fait agir sont toujours assez nobles pour faire vibrer les cordes les plus délicates. Il n'est pas de sentiments élevés du cœur humain, pas de grandes aspirations

de notre âme qui ne soient une réalité vécue pour ces héros de la foi chrétienne. Les faire agir et parler devant nous, c'est donc réveiller ce que notre nature a de meilleur en elle. Le nouveau théâtre chrétien a ce qu'il faut pour réussir.

Dans *Les trois Miracles de sainte Cécile*, Henri Ghéon nous offre le type achevé du genre qu'il veut populariser. La pièce, n'est plus récente, puisqu'elle date de cinq années déjà ; mais on vient d'en donner une élégante édition (1), et elle caractérise au mieux la manière de l'auteur. Il emprunte son récit aux *Actes* de la Sainte qu'il a le bon goût de suivre pas à pas, sans trop s'attarder aux problèmes soulevés par la critique. Il les prend tels que les a transmis la tradition romaine, il en conserve la trame pleine de vie et de candeur.

En mettant sur la scène la figure si attachante de sainte Cécile, Henri Ghéon aura répondu à sa façon au désir qu'exprimait jadis le rédacteur même des *Actes*, de tirer de l'oubli sa mémoire et de la faire aimer de ses contemporains. La vierge romaine reparaît bien ici telle que nous nous la figurions, personne de race illustre, consciente et légitimement fière de la noblesse de son sang, mais bien plus pénétrée encore de la grandeur de sa foi chrétienne et soucieuse de garder intacte sa virginité. Cécile pourtant est fiancée, et son futur époux est encore païen : il ignore tout de son vœu, et elle ne peut rien dire ; aussi ne voit-elle pas sans trembler le jour des noces approcher.

Forte cependant de sa promesse à son céleste époux, Cécile assiste sans faiblir à l'hymen redouté ; elle est à Valérien, mais elle se sait protégée. L'heure est proche où elle pourra parler ; déjà doucement elle prépare les voies au mystérieux secret. La confiance l'enhardit ; et, seule enfin avec son époux, elle lui fait la solennelle confidence, lui annonce son Dieu, lui parle de l'ange qui la garde, lui promet même de le lui faire voir s'il reçoit le baptême.

Et ce jeune Romain, si sûr de lui-même, est soudain transformé, il est subjugué par la force d'en-Haut qui anime Cécile ; il s'avoue vaincu et demande humblement à être baptisé. L'évêque Urbain le reçoit aussitôt :

> Devant le saint vieillard il se prosterne,
> Lui qui n'a jamais plié le genou.
> « Est-ce vous, Cécile, est-ce vous
> Éloquente brebis, qui changez le lion superbe
> En cet obéissant agneau ? »

(1) Publiée par la Société littéraire de France, 10, rue de l'Odéon Paris, 1922.

Ainsi parle Urbain ; et voici que paraît l'Apôtre qui se fait le docteur du jeune converti et lui donne à lire les paroles du salut :

« Un seul Dieu et un seul Père !
Une seule Église, une seule Mère !
Un seul baptême dans l'eau
Et dans l'Esprit tout renouveau ! »

Et Valérien de croire et de renaître dans les eaux du baptême : triomphe de la grâce qui confond les pauvres procédés humains, conversion bien hâtive mais que le ciel s'empresse de confirmer. Valérien néophyte a retrouvé Cécile ; entre les deux époux qu'unissent maintenant une même croyance et un commun amour, l'ange apparaît et pose sur les deux têtes des tresses de fleurs : ce sont les « Couronnes de joie » qui résument bien le premier « miracle » et en annoncent d'autres.

Survient en effet Tiburce, le jeune frère de Valérien, tout heureux de partager la joie des deux époux, mais encore rempli de pensées légères et mondaines. Tiburce est de son âge, et il est païen comme Valérien l'était hier : il ne songe guère qu'aux plaisirs de la terre. Cécile et Valérien ont pourtant uni leurs prières : ils auront l'âme de leur frère. Le siège commence aussitôt ; la nature se débat, elle se raidit, mais elle finit par se rendre à des indices tout à fait imprévus. En approchant de Cécile, Tiburce a respiré le céleste parfum de lis et de roses qu'exhale l'invisible couronne ; il se sent envahi de délices inconnues.

Oh !... dites-moi, Cécile !
Les lis, hier coupés, ne sont-ils pas flétris ?
A travers vos cheveux quelle rose sourit,
De teint si transparent qu'elle échappe à la vue
Et, cédant son parfum, sur vous s'est répandue ?

L'âme ravie s'ouvre à la vérité, elle entend la doctrine de vie, elle la boit à longs traits, et déjà elle aspire au martyre qui lui donnera d'entrer en sa béatitude.

Pour les deux frères l'épreuve n'est pas longue, « épreuve de la vie et de la mort » qui donne son nom au second miracle. On est en pleine persécution ; la maison de Cécile ne chôme pas, aux martyrs elle prépare leurs blancs linceuls, Tiburce et Valérien veillent héroïquement à leur sépulture. Dénoncés comme chrétiens, c'est au palais de Cécile que le mandat d'arrêt les vient toucher l'un après l'autre. Tous ont deviné l'issue de l'affaire ; c'est déjà le moment des adieux suprêmes ; scène poignante qui reste simple et très humaine, sans rien de forcé ni d'apprêté ; la foi fait tressaillir les cœurs mais ne tue pas les sentiments. Des trois, Cécile est la plus forte, et non la moins tendre. C'est elle qui tient et inspire du

courage, mais avec quels aveux touchants de sa propre faiblesse !

Le messager de Dieu s'est retiré de nous...
Et, sans Dieu, le peu que nous sommes !
Ah ! ne me croyez pas insensible au bonheur
Humain, hélas !...
Valérien avez-vous connu la souffrance ?
Soyez franc, nous ne croyions plus au danger.

C'est désormais l'instant de montrer à Dieu son amour et de confesser sa foi haut et ferme.

Allez !
Jeune couple viril !... ne tournez pas la tête !
Vous ne laissez ici qu'une âme dans la fête !
Plus vite vous marchez et plus tôt je vous suis ;
Béni soit Dieu si vous ne rentrez pas ici !

Ils reviendront au sortir du tribunal, après une cruelle flagellation, mais l'on se séparera pour ne plus se revoir...

A quelques temps de là, nouvelle alerte vive :

Cécile a revêtu
La robe à cercles d'or,

ce tissu précieux qui aujourd'hui encore enveloppe la sainte dépouille endormie dans la mort. A ce signe les familiers de Cécile ont eu le pressentiment qu'elle se prépare elle aussi à son dernier combat. La vierge vaillante s'y dispose en effet en chantant des hymnes à la louange de son Dieu,

A l'exaltation de la Bonté suprême
Sans laisser perdre un mot du précieux poème
Qui ne nous fut donné que pour être rendu
Au Dieu toujours donnant et à qui tout est dû.

Le texte du cantique est habilement choisi, hymne d'allégresse et aussi chant d'amour, ce Magnificat toujours si actuel où

la Mère des hommes
Laisse éclater sa joie à la face des cieux.

C'est le talent de Ghéon de nous donner cette note très exacte, qui nous touche bien plus que les longs discours du préfet Almachius, dont les *Actes* conservent la teneur. De ceux-ci il nous fait grâce et nous lui en savons gré.

Cécile est condamnée d'avance, elle nous l'apprend elle-même en saluant

le lieu où commencera mon repos !
— L'étuve !
Par pitié, Seigneur, une autre épreuve !
Le feu ?...
— Le feu ! Le feu purifiant, vivifiant,
Qui reconnaît l'or vierge et sait faire la preuve
D'une âme de son corps terrestre triomphant.

Les licteurs sont tout prêts, Cécile se laisse enfermer vive dans l'étuve meurtrière, elle est entrée dans « L'Été de Dieu ». C'est le titre du dernier miracle.

Tout cependant n'est pas consommé. De Cécile mourante nous entendons encore la voix qui chante au Seigneur les bénédictions des enfants « dans la fournaise ». Les ardeurs du caldarium n'ont pas eu raison de ce corps si frêle, le licteur pour en finir veut trancher la gorge de la victime. Dans son égarement il ne fait qu'une profonde entaille dans le cou virginal; il s'enfuit éperdu, laissant Cécile étendue sur le sol dans l'attitude mystérieuse qu'a respectée le trépas. Les trois jours de répit lui sont accordés. Les fidèles, ses serviteurs, les pauvres entourent leur bienfaitrice et mère ; l'évêque Urbain lui-même a le temps d'accourir et de lire sur les lèvres de la glorieuse martyre le dernier vœu de son cœur. Cécile fait remise de tout son avoir ; la demeure arrosée de son sang sera désormais l'asile de la prière : il faut que ce palais soit le temple du vrai Dieu :

> Mon Père, acceptez-le ! Abritez-y mon Roi !
> Quand il naîtra d'entre vos mains, blanc, diaphane,
> Lis pétri de froment qui jamais ne se fane,
> Je veux que son parfum circule dans les cours...
> Faites de ma maison la maison de prière !
> Les pauvres y viendront : qu'ils y gardent secret
> Mon souvenir et celui de ceux que j'aimais.

Ce troisième « miracle » se clôt sur une vision de mort, et de mort violente; mais loin de nous laisser une impression d'effroi, il ne respire que paix et sérénité. Telle est la puissance de la pensée chrétienne, si vivante en toute cette histoire des généreux martyrs. Tout est pur aussi et touchant en cette idylle printanière où de jeunes cœurs, si bien faits pour s'aimer, sacrifient leur bonheur de la terre aux joies austères de la divine charité. C'est le talent du sympathique écrivain de savoir aborder ces délicats problèmes avec autant de réserve que de charme pénétrant. Il arrive à tout dire, très simplement, sans fausses réticences; il sait peindre au vif sans heurter jamais quoi que ce soit en nous. Respectueux sans pruderie, religieux presque à son insu — Henri Ghéon n'avait pas encore fourni la dernière étape —, toujours mesuré mais sans froideur, il met de la vie, de l'entrain, de la joie junévile en tous ses caractères qui sont bien attachants. Sa Cécile est simple et vraie en toutes ses attitudes, ce n'est pas son moindre charme. A jouer partout le premier rôle, le danger était pour elle de tomber dans la déclamation. Combien, au contraire, elle reste naturelle, et comme elle sait s'effacer pour mettre en évidence le tout de Dieu et l'action de la grâce! D'abord, avant l'épreuve qui la fait trembler, la prière humble et confiante :

Vous qui savez combien je suis faible, mon Maître,
Vous qui préferez les faibles aux forts,
Gardez-moi de trop le paraître !

Et, dans la victoire quel cri de reconnaissance s'échappe spontanément de cette âme ardente ! C'est trop beau pour être écourté : il faut tout citer :

Seigneur, vous avez eu pitié de ma misère,
Soyez béni !
J'ai traversé l'enfer des sens et la colère
De mon ami...
Mais votre grâce est descendue
Me visiter.
Seigneur, le vœu secret que je vous fis, indigne
De l'accomplir
Vous l'avez tenu ferme et clos, dans ma poitrine,
A tout plaisir...
Ce que mon vœu n'aurait pu faire,
Vous l'avez fait.
Seigneur, je vous remets entre les mains le gage
De mon amour ;
Mon corps pétri de boue où le désir voyage
Vous fait retour,
Aussi chaste qu'avant l'épreuve
Et plus joyeux,
Pour qu'il soit la chose et la preuve
Du seul vrai Dieu !

La pure âme chrétienne parle là tout entière ; l'influence de la chère martyre n'est nulle part si frappante. Cécile semble avoir renouvelé le miracle que jadis elle obtint pour les siens. Elle fait rentrer dans la pleine lumière de la vérité celui qui la fait sortir des ombres de l'oubli : premier effet salutaire du courageux retour au plus pur art chrétien ! L'apologétique en est peut-être un peu simpliste, elle n'en est pas moins vivante, et dans son ensemble l'œuvre est une vraie prédication ; elle n'est plus seulement assainissante, elle est et doit rester doctrinale.

Le théâtre régénéré devra toujours moraliser, il pourra également enseigner : noble entreprise dont on ne saurait trop louer et remercier le courageux initiateur. Il fait déjà connaître et admirer la vertu ; demain il contribuera à la faire aimer. La religion reprend une fois de plus possession d'un terrain que l'on croyait perdu ; l'idée chrétienne poursuit ses pacifiques conquêtes, et continue d'affirmer son étonnante vitalité !

Dom Pierre de Puniet.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Felix, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne)